(N° 92.) — 3e ANNEE, N° 8. 44 MERCREDI 24 FEVRIER 1932.

le ROUGE et le NOIR

hebdomadaire
LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE, POLITIQUE et SOCIAL
SOCIÉTÉ COOPÉRATIVE — REG. COMMERCE BRUX. 45.855

Directeur : PIERRE FONTAINE
Rédaction - Administration :
12, rue des Colonies, 12
BRUXELLES
Tél. 12.44.14

ABONNEMENTS D'UN AN :
Belgique . . . . 45 frs.
Congo. . . . . 60 frs.
Etranger. . . . 60 ou 75 frs.
C. Ch. Post. 2883.74

De dos ou de profil

Le peintre de nu Emile Baes fait actuellement le portrait du roi.

Voilà la grande nouvelle que nous lisons en première page du Soir, *dans la rubrique à 125 francs la ligne. Car, il y paraît bien, il s'agit de publicité.*

Sans faire rien payer à M. Baes, donnons à ce petit écho une plus large diffusion. Et le copions sans omettre une virgule :

LE ROI CHEZ LE PEINTRE EMILE BAES

Le Roi s'est rendu, vendredi matin, chez le peintre Emile Baes, afin d'y poser pour la mise au point d'un portrait destiné au Musée de l'Armée, à Paris.

La nouvelle est d'importance.

Pour M. Emile Baes surtout parce qu'à présent, grâce à l'ingénieuse publicité dont il entoure cet événement, les dames de la bonne société sauront où elles doivent s'aller faire portraiturer. Bien sûr, elles connaissaient déjà l'adresse (ou plutôt la demeure) de M. Emile Baes, mais encore devaient-elles mettre quelque discrétion à confier leurs charmes à la palette du maître qui, comme on sait est spécialiste du nu.

A présent que M. Baes est fournisseur de la Cour, les hésitations ne sont plus de mise et c'est à qui aura son petit portrait, de dos, de face ou de profil, en buste ou en pied, sur le flanc gauche ou le flanc droit, en rose fondant, sirupeux ou lubrique.

Peut-on s'autoriser à demander laquelle de ces spécialités sera réservée à notre bien-aimé souverain?

Quoi qu'il en soit, n'en doutons point, le portrait sera joli, charmant et léché. Mais que pour faire un portrait de roi, on ait été quérir le r[illegible] des pompiers, sans nous surprendre nous consterne quelque peu. A moins que M. Baes ne se soit imposé et que las de lécher sa peinture, il lèche en outre à présent les pieds de ses modèles?

Mais n'allons point médire. Bornons-nous à considérer l'étonnante carrière de ce peintre mondain qui se réclamant à Bruxelles du pompiérisme, encore fort à la mode, devient, dès qu'il est à Paris, un des fleurons de l'Art vivant. Ainsi du moins disent les gazettes en parlant de qui elles nomment le brillant peintre franco-belge.

A moins que cette gloire précaire et insolite ne soit seulement le fait de quelques journalistes attachés à la suite du maître pour lui donner du génie autant qu'il reçoit bien.

Car M. Baes a deux salons : celui de Bruxelles, où il assemble les critiques fervents d'académisme, et celui de Paris que hantent les tenants du dernier bateau. Ainsi se concilie-t-il toutes les esthétiques.

Mais c'est toujours le même champagne et aussi, hélas! toujours la même peinture.

P. F.

Ce soir à la Tribune du Rouge et Noir
SALLE DES HUIT HEURES
Grand débat sur
Napoléon est-il un grand assassin ?
avec
HENRI HEUSE
EDMOND HOTON
qui prétendront que non !
GEORGES BOHY-DENIS
FERNAND RIGOT
qui prétendront que oui !
Programme détaillé en page 6
La séance aura lieu exceptionnellement
Salle des Huit Heures
9-11, Place Fontainas
la salle de la Grande Harmonie n'étant pas libre, ce soir

Faune théâtrale

Tués par le cinéma-parlant, les théâtres, les bons vieux théâtres dits de genre notamment, disparaissent les uns après les autres, en attendant des jours meilleurs...

Avec eux, c'est tout un monde pittoresque qui s'en va : directeurs, régisseurs, aboyeurs, jeunes premiers, coquettes, ingénues, comiques, ténors, danseuses, petites femmes, souffleurs, accessoiristes, etc.

Auteurs de plus de 80 revues qui furent représentées à Paris, Bruxelles, Anvers, un peu partout, notre confrère Fernand Servais passa de longues années en leur société. C'est assez dire qu'il les connaît et qu'il est qualifié pour prononcer leur éloge funèbre... Cet éloge, bien entendu, il le fera dans le mode humoristique. Il consistera en une série de portraits, de tableaux, réunis sous le titre : Faune théâtrale.

LE DIRECTEUR

M. Bordenave étant très gravement malade, sa famille estima utile de mander un curé qui s'empressa de venir à son chevet :

— Eh bien, monsieur Bordenave, lui dit le saint homme, d'un ton qu'il s'efforçait de rendre léger; eh bien! on est souffrant, paraît-il?

M. Bordenave s'éveilla, se retourna avec effort, distingua mal dans la pénombre et, force de l'habitude, répondit machinalement :

— Faites voir vos jambes!...

Il s'était mépris sur la soutane porté par le révérend prêtre et croyait se trouver en présence d'une petite femme de revue.

« Voir des jambes », tout est là pour un directeur de music-hall. Le directeur est le monsieur qui examine des jambes.

— Faites voir vos jambes!

Quand un directeur demande cela à une candidate, c'est bon signe : c'est que le restant lui plaît.

Mais gare à elle s'il lui déclare sans rien demander :

— C'est entendu, mademoiselle. Je prends note de votre adresse : je vous écrirai.

Cela signifie : « — Inutile de me montrer vos jambes; demi-tour! j'aime mieux voir vos talons. »

Le directeur a ceci de particulier qu'il ne dirige rien du tout; il regarde diriger les autres : le metteur en scène et l'auteur qui dirigent la scène; l'administrateur qui dirige l'administration; le chef machiniste, qui dirige la machinerie... Quant au directeur, il règne, il trône.

Il trône au café du théâtre, où il daigne accepter les rafraîchissements « bien tassés » des quémandeurs de billets de faveur et des petits amis de ces dames; il trône sur la scène quand, avant le premier acte, les soirs de première, il passe en revue son armée aux joues maquillées :

—Où est Jeanne d'Arc? demande-t-il, tout à coup inquiet, au régisseur.

— En ribouldingue avec un sous-off...

— Vous lui collerez vingt sous d'amende pour lui apprendre à venir à l'heure.

Il trône aussi et surtout dans son cabinet où de jeunes auteurs viennent humblement lui présenter leurs manuscrits, tels des manants tendant des suppliques à des rois moyenâgeux.

— Le métier d'auteur dramatique serait aussi supportable qu'un autre, disait Jules Renard, s'il n'y avait pas les directeurs.

Le métier de directeur serait également acceptable s'il n'y avait pas les jeunes auteurs... Ah! ces petits bandits et leurs manuscrits menaçants : rouleaux de papier qui épousent la forme de tromblons calabrais pour bien montrer que ce sont des armes redoutables!... Les auteurs débutants les plus terribles sont ceux qui sont nantis de recommandations influentes et dont il faut bien subir les lectures... à bout portant!...

Ce n'est pas tout : il y a les artistes-vedettes.

Oh! les vedettes!...

— Vous savez, directeur, je tiens à vous prévenir. Mon rôle ne me convient pas du tout... Au second acte, je dois chanter que j'ai vu mourir ma mère. Le compositeur m'a fait là-dessus un air d'un triste!... Si je n'ai pas une valse brillante en remplacement, je préfère résilier mon contrat.

Quels trésors de diplomatie ne faut-il pas au brave homme pour concilier les choses!... Il est vrai, hélas! qu'il lui arrive de donner raison à la vedette, de très bonne foi. Alors, c'est le compositeur qui trique, qui gueule, qui s'apaise, qui transige... Finalement, on se met d'accord — et la mère meurt sur un air de fox-trott...

LA DIRECTRICE

Qu'est-ce que la directrice?

Vous répondrez : « Parbleu! C'est la femme du directeur! »

Erreur! C'est sa maîtresse! Et la caissière? — « Pas malin, direz-vous : C'est la femme du caissier! »

Pas du tout! C'est la *femme légitime* du directeur!

Fernand SERVAIS.

CHACUN SA VÉRITÉ

Comparaison

L'un des journalistes du *XXe Siècle,* écrivant sous la rubrique « Savez-vous », a voulu rendre plus sensible à ses lecteurs les événements qui se déroulent en Chine. Et il écrit :

Transposez donc les choses en Europe, et tout près d'ici, sur la frontière allemande. Supposez que fidèles à la doctrine actuelle du coup de main, 200,000 hommes de la Reichswehr, renforcée, débarquent une nuit à Verviers ou à Mulhouse, tandis que les Zeppelins revenus de leur tour du monde, arroseraient de bombes incendiaires Bruxelles et Paris, et tous les centres de concentration. Avant que notre mobilisation ait pu leur opposer un semblant de résistance, et que celle de la France, qui réclame trois jours, soit sur pied, vous voyez d'ici les élément motorisés de l'envahisseur devant Liége surprise ou devant Strasbourg...

Convoquez le Conseil de la Société des Nations, et l'armée ennemie, bénéficiant de son avance comme de sa préparation campe déjà à Louvain ou à Châlons! Vous essayerez alors d'en déloger les Allemands en vertu de l'article 16 ou du pacte Kellog!!

Voilà, en effet, de quoi faire réfléchir certaines gens qui ne peuvent être émus par un malheur lointain. Voilà aussi un argument qui pourrait être fâcheusement utilisé par ceux qui doutent de l'efficacité des armements à outrance pour procurer la sécurité.

Mais voilà enfin un argument qui condamne durement l'attitude hésitante de la S. D. N. et la trahison des signataires du pacte K[illegible]. Car il devient bien clair [illegible] cette trahison a permis a[illegible] poursuivre son inqualifiab[illegible]sion contre la Chine.

× × ×

Trahison donc, vis-à-vis de la Chine.

Trahison aussi de la grande cause de la paix.

Car l'occasion était bonne pour prouver, et de façon éclatante, aux nations de proie, ou mieux aux hommes de proie qui gouvernent certains peuples, qu'ils devaient perdre à tout jamais l'espoir de triompher des peuples faibles.

Se dresser devant le Japon, c'était tuer la guerre, c'était ramener la confiance dans le monde, c'était faire vivre d'une vie agissante la S. D. N. et les pactes de garantie. C'était libérer les consciences et, en servant un noble idéal, c'était servir de la façon la plus efficace les véritables intérêts de l'Europe en Extrême-Orient.

Non point des intérêts de boutiquiers, ou de financiers, ou de marchands d'obus, mais les intérêts humains, les seuls que l'on puisse servir en même temps que la justice et la pensée chrétienne.

Mais, une fois de plus, tout a été sacrifié, foi, honneur et justice aux profits d'intérêts particuliers et de considérations politiques égoïstes.

× × ×

Le crime contre l'humanité serait-il moins odieux, aux yeux de certains que le crime contre une nation?

En est-on encore à croire que l'équilibre d'intérêts particuliers en lutte puisse assurer la paix de façon durable? La preuve n'a-t-elle pas été faite que de l'harmonie internationale seule peut naître la confiance et la sécurité.

N'est-il pas évident que le bon sens et l'intérêt sont d'accord avec la morale pour ordonner la condamnation impitoyable de toute agression, d'où qu'elle vienne?

Si l'opinion publique n'avait pas été trompée, si les crânes n'avaient pas été bornés, si la conscience populaire, sainement éclairée, avait pu crier son indignation, jamais le sang n'aurait coulé à Chapéï. Mais le Japon avait manœuvré. Et on a pu croire un moment, à Tokio, que le monde trompé par une presse soigneusement organisée, abandonnerait la Chine, ses soldats-bandits, ses armées communistes, ses dirigeants sans crédit, etc., etc.

Mais, aujourd'hui, ce bel édifice

PILULES

L'ALCOOL SAUVEUR

Depuis plusieurs semaines, les malades ne m'ont laissé aucun répit. La grippe accablait la plupart de mes concitoyens. Ne cherchez point d'autre cause, mon cher éditeur, à l'interruption de notre correspondance. Le devoir professionnel passe avant tout. Mais voici que tout va mieux, grâce au dévouemeent de messieurs les membres du corps médical.

Aussi ai-je profité de l'amélioration de la santé publique pour aller faire un tour dans votre belle ville. Je ne regrette pas d'avoir effectué ce petit voyage, car il m'a procuré un agréable divertissement. Je veux parler de ces grandes affiches jaunes qu'une association de cafetiers a fait apposer un peu partout. J'ai rarement lu texte aussi odieux et aussi bouffon à la fois, présentant un projet d'un ridicule aussi achevé.

Vous savez de quoi il s'agit. Les finances de l'Etat, mises en péril par l'incurie de certains gouvernants, peuvent être sauvées sans nul délai par les docteurs de la limonade. Et le chef docteur, qui me paraît être un sot de la plus dangereuse espèce — celle des sots ambitieux — propose, pour faire couler les flots du Pactole dans les caisses du Trésor, de laisser couler des flots d'alcool dans le gosier des citoyens.

Admirable remède! Et si simple en vérité.

« Laissez-nous vendre du schnick, dit le grotesque personnage. Il existe autant de variétés de liqueurs et autant de cabaretiers. Chacun de ceux-ci devra s'approvisionner de X bouteilles de celles-là, en moyenne; chaque bouteille produit une taxe de X francs. Le compte est facile à faire: des millions, des milliards de francs tomberont dans les coffres. »

« Ces millions et ces milliards, vous ne pouvez plus les demander à l'impôt. Le contribuable est exsangue. Permettez que nous vous les fournissions. »

Mais si les citoyens belges sont ruinés par les contibutions, comment s'en trouvera-t-il un certain nombre pour calfater, à eux seuls, le vaisseau sabordé des finances de l'Etat, si l'on peut ainsi dire? Avec quoi paieront-ils non seulement les taxes, mais le prix de leur petite goutte?

Notre chef-docteur est un mauvais plaisant. Il feint la générosité : nous offrons... nous comblons le déficit... Ah! l'honnête tartufe! Je le soupçonne de songer davantage à son propre profit qu'à celui du pays. Il se moque, l'hypocrite, du bien de l'Etat. Mes clients, songe-t-il, paieront taxes, alcool, loyer, lumière. Au passage, je rognerai leurs écus. Pour le reste, qu'on se débrouille. Et vous, Monsieur le Pharmacien, faites-vous autrement? dira-t-il, Certes, non. Mais je ne pose point au réformateur ni à l'économiste.

Chacun son métier, que diable! et les vaches seront bien gardées, les cabarets bien tenus, les tavernes prospères, les clients soignés. Si le maître-queux de notre éminent cabaretier faisait à ses marmitons assemblés des cours de sociologie, négligeant le rôt et la grillade, qu'en dirait son patron? Il serait renvoyé à ses fourneaux.

Que les taverniers s'occupent donc de leur pompe à bière et abandonnent le souci de faire fonctionner la pompe à Phynances.

Monsieur HOMAIS,
Pharmacien de 1re classe

Ne coupez pas !

Les Japonais s'emparent de Kiang Ouan. Ils avancent vers Woosung.

Les Chinois résistent.

L'artillerie japonaise bombarde Chapéï...

Bref, l'armistice continue.

OOO

Si, plutôt, ils déclaraient la guerre? Peut-être bien que les hostilités cesseraient.

OOO

Pendant ce temps, la S. D. N. a décidé de faire droit à la requête de la Chine.

L'assemblée sera saisie du différend. Elle va siéger de toute urgence.

C'est-à-dire... le 3 mars.

OOO

D'ici là le Japon est prié d'y aller avec mesure.

La Chine est invitée à se laisser faire encore un peu. Et qu'aucun des deux ne perde son sang-froid!

OOO

Le général Mordacq a fait l'autre jour à Bruxelles une « belle et réconfortante » conférence. Maintenant, nous le savons : « C'est à Berlin, Môssieu! qu'il fallait signer la paix. »

« Les alliés, déclare M. Mordacq, non seulement pouvaient continuer la guerre, mais ils devaient la continuer! »

De là, à la reprendre, il n'y a qu'un pas. Si on y allait?

OOO

Répondant à quelques questions décidément indiscrètes, M. Dens a bien voulu dire que « s'il est exact que certaines usines fabriquent des obus, ce n'est pas pour le compte du gouvernement belge ».

Alors, n'est-ce pas, il n'y a rien à dire.

OOO

Voici non seulement le cirque Sarrasini installé à Bruxelles, mais encore le cirque Gleich.

Qu'est-ce que M. Fonson attend pour aller, une nouvelle fois, protester auprès de M. Renkin?

OOO

Bien chaleureux les articles que la bonne presse nationaliste consacre au cirque Sarrasani.

Et combien amusants quand on les compare à ceux qu'elle écrivait, il y a quelques mois, quand Sarrasani n'était pas encore là, à la seule perspective de cette « nouvelle invasion boche »!

Et combien significatifs quand on considère le large arrosage publicitaire dont notre presse indépendante a joyeusement bénéficié!

OOO

Avez-vous vu le projet du palais principal de l'exposition 1935? Ça ressemble à une pièce montée de pâtisserie pour première communion.

OOO

Enfin, M. Houtart s'en va.
Mieux v'houtart que jamais!

INTER.

s'est écroulé. Et ceux qui veulent la paix, ceux qui voient clair, stigmatisent l'attitude du Japon et la faiblesse de ceux qui auraient pu, d'un mot, sauver tant de vies humaines, éviter tant d'épouvantables massacres.

Car les honnêtes gens se rendent compte aujourd'hui que la cause de la Chine c'est — qu'on le veuille ou non — celle de tous les peuples qui veulent vivre délivrés du cauchemar de la guerre.

Mort de Georges Rens

L'écrivain Georges Rens, poète, romancier, dramaturge et philologue, né à Liége en 1877, vient de mourir à Bruxelles.

Ses œuvres sont signées Georges Rens, G.-O. d'Harvé ou Max Borgueil. Elles pour titres, notamment : En Amour vers l'amour; les Victimes; Avec eux, là-bas; Sous les ruines; Vocations; Madame Chardoë; De Noirs et d'Ors; Aux flots de la vie; Les Entravés; Mémoires du Juif-Errant; La Cluse; *Etude sur* le Romangle; Parlons bien; Parlons mieux; Euphémie.

Georges Rens collabora à la Réforme *et à la* Chronique. *Il défendit des conceptions libertaires. Il fut traduit en justice et condamné pour menées antimilitaristes. Il fit de la prison. Il fut journaliste, secrétaire de cirque, professeur de diction, infirmier, fonctionnaire supérieur. Il aida à la fondation de la Cité moderne.*

Il était à présent, cet ancien détenu, directeur au ministère de la Justice, mais, tant n'avaient cessé d'être grandes sa probité et sa conscience, il n'y voulut assumer que des fonctions favorables au sort des prisonniers.

Nous avons demandé à l'essayiste Léon Chenoy d'évoquer pour nos lecteurs la personnalité littéraire de Georges Rens.

(photo Hennebert)

Georges RENS

Notre littérature perd en Georges [illegible] de ses esprits les plus culti[illegible]ne de ses âmes les plus gé[illegible] Cœur très droit, vraiment sincère et noble, il aimait sans réserve les lettres, et pour elles-mêmes, pour la joie discrète et profonde de l'œuvre accomplie en dehors de la publicité bruyante et stérile des coteries. Chacun de ses livres, d'une forme très surveillée, soucieux avant tout de justesse et d'équilibre, demeure comme la confidence d'un méditatif autant que d'un artiste.

Il fut sans conteste, parmi nous, l'un de ceux qui traduisirent le mieux, avec le plus de franchise et de clairvoyance, l'état de sensibilité et d'intelligence des écrivains qui se joignirent à la vie littéraire belge pendant les dernières années du XIXe siècle et au début de celui-ci. Et à ce seul titre déjà, son œuvre resterait l'émouvant témoignage d'une conscience indépendante. Il vécut parmi les adolescents et les jeunes hommes de cette génération enthousiaste et fiévreuse, non exempte d'inquiétude, et qui écoutait avec passion les rumeurs annonciatrices des temps nouveaux. Georges Rens vécut ces espoirs et vit se développer ces esthétiques. Il décrivit cette agitation, en une vivante synthèse, dans le Prélude de son roman *Aux Flots de la vie.*

Peut-être, car il faut aussi un analyste scrupuleux et d'une constante pénétration, quelque amertume et quelques déceptions lui vinrent-elles de la guerre et de l'après-guerre. *Les* Mémoires du *Juif-Errant* et *Avec eux, là-bas,* ces livres pleins d'intelligence et d'amour, nous disent ce que furent ses angoisses et ses réactions pendant ce long effondrmeent. Mais il etait de ces hommes qui savent juger humainement les êtres, les faits et les doctrines. Il avait trop le culte de l'idée pour ne pas maintenir vivace, malgré la soudaine folie du monde, puis malgré les erreurs expérimentales de l'époque nouvelle, toute sa foi dans le triomphe final de la justice et de la liberté.

Car, autant qu'un artiste, Georges Rens, s'il fut un apôtre et un poète, fut un penseur. Aucun des problèmes qui sollicitent l'attention des hommes d'aujourd'hui ne lui restait étranger. Si, par quelques aspects, l'orientation présente de notre civilisation lui semblait dangereuse, il ne déguisait point sa pensée. Et ses réserves mêmes avaient leur source dans la beauté de son idéal social.

Nourri des fécondes disciplines classiques, il sut néanmoins prendre intérêt à nos recherches et sympathiser avec elles. Sa bonté, sa générosité, ses dons d'exaltation se plaisaient au contact des jeunes, auxquels l'unissait une fraternelle amitié. S'il jugeait quelquefois hérétiques leurs audaces, il ne méconnut jamais la valeur de l'élan qui les motivait. Ses grandes qualités de cœur le détournaient, du reste, des controverses mesquines et il préférait louer les beaux côtés des œuvres les plus aventureuses que d'en souligner avec complaisance les faiblesses.

Ses livres, qu'il écrivit avec un admirable souci de vérité et de loyauté intellectuelle, et dans lesquels il s'est affirmé moraliste très pénétrant et psychologue sans sécheresse, sont d'une rare densité. Chargés d'idées et de sens, et toujours imprégnés d'un grand amour pour les hommes, ils nous restent comme le don suprême de sa pensée et de sa foi.

Léon CHENOY.

LA GENEVOISE
Société Anonyme Suisse
D'ASSURANCES SUR LA VIE
Fondée en 1872
SIÈGE SOCIAL : GENÈVE
Garanties et réserves : 150.000.000 de frs. suisses
DIRECTION BELGE
61, Marché aux Herbes, 61
BRUXELLES
Assurances-vie dotales
Rentes viagères
Projets gratis sur demande

Le détective MEYER
Ex-fonctionnaire de Police judiciaire
Membre-fondateur de l'U.B.D.P.
Affiliée à la Confédération Internationale
Recherches Enquêtes
Surveillances
Bruxelles, r. des Palais, 32, T. 17.62.82
Anvers, r. de Province, 51, T. 557.85
Services à Liége, Ostende, Gand

Bijouterie - Joaillerie - Orfèvrerie - Horlogerie
ATELIER DE RÉPARATIONS
Achat et échange d'or, d'argent et diamant
Jean THIENPONT
24, rue au Beurre, Bruxelles
TÉLÉPHONE 11.03.18
Remise 10 o/o aux membres de l'Union Economique
Remise 10 o/o aux Invalides

Musique

La Société Philharmonique a fait appel à M. Erich Kleiber pour diriger le quatrième concert d'abonnement de la saison. Choix particulièrement heureux. M. Erich Kleiber, chef d'orchestre et directeur de la musique tant de l'Opéra d'Etat « Unter den Linden » que de concerts des Opéras d'Etat de Berlin, partage avec Toscanini, Bruno Walter et Molinari, la direction de l'orchestre Philharmonique de New-York. Succédant aux concerts dirigés par Furtwangler, celui-ci n'a rien perdu à la comparaison et M. Kleiber s'est révélé un conducteur magnifique. Sa direction est précise, nette. On devine en lui le chef qui a une méthode, sait établir les plans sonores, ménager des prolongements, donner à l'ensemble une vie communicative. Il fait de son orchestre un tout, lui insuffle une âme. Extrêmement sobre de geste, il donne le minimum d'indications, mais crée une réelle communion d'idées entre lui et ses musiciens.

Le programme comprenait deux premières exécutions : une Symphonie en ré majeur *pour double orchestre, écrite par Jean Chrétien Bach vers 1777, et que Bruxelles ignorait encore, et une* Petite suite de Théâtre, *d'Ernst Toch, musicien viennois particulièrement doué. Cette dernière œuvre se distingue par sa réelle originalité. L'auteur affectionne les sons nets, métalliques, non exempts de sécheresse qui donnent par instant à sa composition un caractère d'épure. La quatrième partie, intitulée* Musique de Nuit, *est particulièrement réussie.*

La marche funèbre de Siegfried du Crépuscule des Dieux *et la Huitième Symphonie de* Beethoven *complétaient le programme. Il semble que cette symphonie d'un optimisme réconfortant vienne d'être redécouverte par les chefs d'orchestre : autrefois négligée, elle figure aujourd'hui au programme de nombreux concerts tant à Paris qu'à l'étranger.*

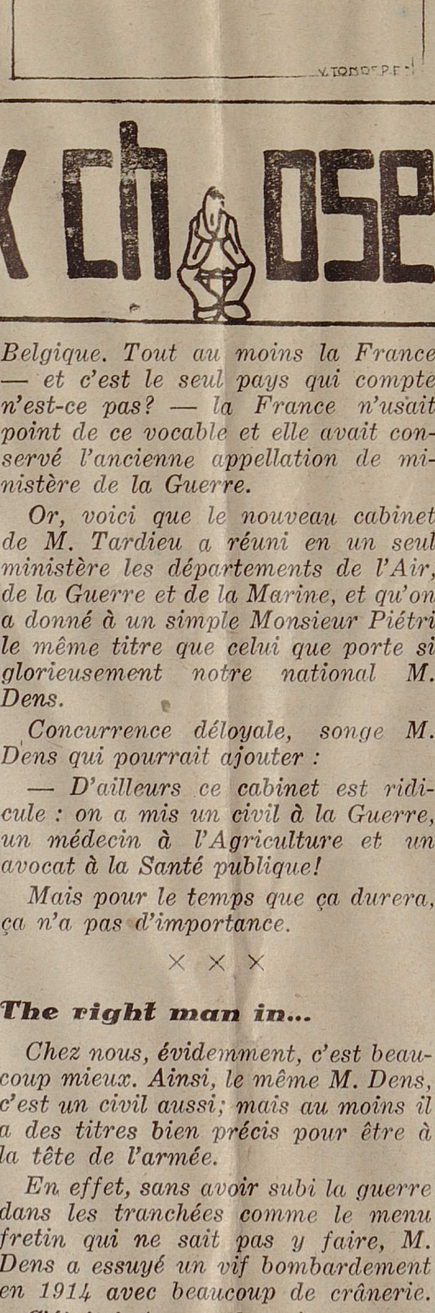
×

Jack Hylton et ses boys font de la musique extrêmement agréable; leur numéro tient du music-hall autant que du concert. Ils sont aussi amusants à voir qu'à écouter. Cette musique est loin d'être inintéressante et le parti remarquable qu'ils tirent de la virtuosité extraordinaire de tous les exécutants laisse rêveur. C'est un spectacle excellent, mais à vrai dire, ce n'est pas là du jazz.

×

Les Nouveaux Concerts d'Anvers ont donné une première exécution d'une des dernières œuvres d'Arthur Honegger : Cris du Monde, *cantate pour soprano, baryton, chœurs et orchestre, composée sur un poème de M. René Bizet. Celui-ci montre l'homme essayant de se recueillir dans la solitude et troublé par les cris de la foule des travailleurs, des soldats, les voix des usines et de la nature, sujet qui prêtait à de beaux développements musicaux. La participation d'Honegger n'est pas exempte d'une certaine monotonie, malgré les recherches de son écriture. C'est d'ailleurs le défaut de certaines œuvres pour orchestre de ce compositeur, qui sont parfois de notalité un peu grise. De nombreux passages des* Cris du Monde *sont pourtant magnifiques et notamment la finale; l'appel de toutes les voix de la nuit, est une page maîtresse. Honegger a trouvé en M. Louis De Vocht et en la Chorale Césilia des interprètes de tout premier ordre.*

J. WETERINGS.



MISE EN VENTE DU SAMEDI 20 FÉVRIER
COLLECTION "LES BELGES"
EDMOND GLESENER
Le cœur de François Remy
350 pages de texte
Prix : 12 francs
De l'émotion et de l'amour dans de beaux paysages
COLLECTION THÉÂTRALE
GEORGE GARNIR
Le duc de Baccara
LE THÉATRE BELGE GELÉ
Prix : 12 francs
L'histoire d'une pièce belge en Belgique
Éditions "LABOR", 12 R. des Colonies, Bruxelles

Très bon marché. Très bon marché.
Pendules, Régulateurs et Horloges de parquet
à CARILLON WESTMINSTER & WHITTINGTON
HORLOGERIE TENSEN, R. des Fripiers, 12, Bruxelles
Anvers, 12, Marché aux Souliers

ART ET CHARITÉ

L'exposition Navez, au Palais des Beaux-Arts, obtient un plein succès. Il se peut qu'elle le doive non seulement à l'intérêt qu'elle présente, mais aussi au fait qu'elle s'est ouverte par ce qu'on a appelé un vernissage de bienfaisance, c'est-à-dire qu'on payait vingt francs pour entrer, voir les tableaux, manger trois petits gateaux et baiser les mains des dames du meilleur monde qui avaient bien voulu, ma chère, faire partie du Comité.

Tout cela serait au fond bien sympathique, puisque l'œuvre *Notre Abri* en a bénéficié, s'il n'avait fallu pour mener à bien cette généreuse aventure, réunir un comité si large avec présidence et vice-présidence, réception dans le cabinet du bourgmestre et rapports circonstanciés.

Une quarantaine de dames, pas moins, y compris Mme Vaxelaire, ont ainsi collaboré à la gloire d'un artiste... Soixante ans après sa mort, il est vrai.

PARISIENNES

Brückner à Paris

Or, le vingtième jour du deuxième mois, il advint que l'écrivain qui avait écrit une pièce de théâtre du nom « Le mal de la jeunesse » désira voir cette pièce qui était jouée dans la capitale des Gaules par une troupe de comédiens étrangers. Et il vint. Il assista à la pièce. Les spectateurs applaudissaient, car ils étaient joyeux de voir cette pièce et Brückner qui était heureux de ce que les spectateurs étaient joyeux entra dans une grande joie et félicita hautement les comédiens. Alors que la fin approchait, des hommes de bonne volonté se glissèrent dans la salle et réclamèrent à haute voix l'auteur. Et l'auteur qui avait ouï ces paroles se leva et fit ce qu'il est coutume de faire en de pareilles circonstances et par ses gestes indiqua que les comédiens étaient pour une grande part dans ce succès.

La pièce était terminée, la foule des pharisiens s'écoula par les vomitoires en discutant, car les pharisiens ont cette particularité de toujours discourir inutilement.

Et les gens qui étaient invités arrivèrent en vue des vins et des pains que les chefs avaient accumulés dans un lieu appelé « bar ». L'assistance était variée et célèbre comme les étoiles qui sont dans le ciel. Et les comédiens parurent après quelque temps, car ils avaient dû se vêtir d'habits luxueux nommés « tralalas ».

La comédienne Tania Balachova, dont les origines sont scythes, était vêtue d'une robe blanche qui lui laissait le col et le dos dénudés. Et l'on devinait son admirable plastique héllène. Une autre, du nom de Solange Moret, était une élégance pleine de vie, de joie et de renommée. Une autre, du nom de Magdeleine Ozeray, était couverte d'une longue tunique qui la faisait ressembler à un séraphin ou encore à une jeune fille de race noble qui va à son premier bal. Une autre, du nom de Lucienne Lemarchand, était aussi une effigie comme celle que les Grecs sculptent dans le marbre; mais elle semblait être une Diane alors que Tania était une Cypris. Les comédiens Rouleau, Servais et Gladine avaient revêtu l'uniforme de ténèbre que l'on nomme obligatoire.

Et la foule parlait, présentait, tournoyait, invitait les dames à se désaltérer au buffet, car les gosiers étaient secs.

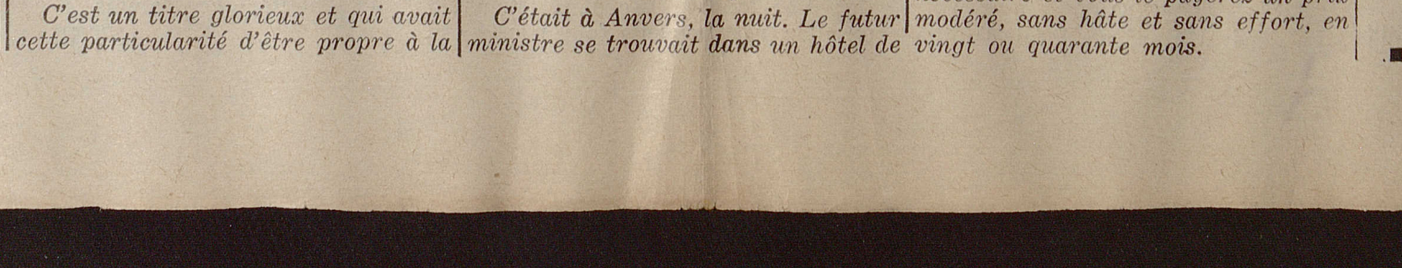
Il y avait une comédienne célèbre du nom de Simone. Il y avait la belle Yolande Laffon dont l'aspect est un mélange de sérénité, de blancheur et de bleu d'Egypte. Marguerite Jamois dont la voix est chantante et les gestes hiératiques, Gisèle Picard qui est brune et mondaine. Youki épouse du peintre Foujita du pays d'Ophir, et beaucoup encore dont les noms et les qualités sont inconnus de moi. Il y avait enfin Paulette Pax qui portait son sourire à tous les groupes.

Les hommes étaient : Brückner, dont le visage est comme celui des empereurs romains. Pirandello dont les yeux sont malins et la barbiche pointue. Tedesco dont la calme haute taille dépasse les têtes. Marcel Achard qui, avec un sourire, faisait tâter l'étoffe merveilleuse de son nouveau costume. Mourguet, qui a écrit « Amitié ». Stève Passeur dont la bouche est petite et les grosses lunettes blondes. Pauley qui est comique et gros. Léo Poldès, qui tient en sa maison un forum. Moulaert qui réalise de prestigieux décors.

Encore : le poète Desnos, le journaliste Priacel, l'acteur Dalio, le critique Warnod, le peintre Kiffer, et beaucoup d'autres dont j'ignore les noms et les gloires.

Après que le vin fut bu et le pain mangé, les invités sortirent. Les uns se dirigèrent vers leurs maisons pour y liver leurs corps au sommeil. Les autres allèrent dans des lieux de plaisir pour y danser une danse sacrée appelée : « Biguine ».

F. LABISSE.



Synchronisme

M. Clément Vautel, dans le Journal, *s'indigne de ce que l'Ecole polytechnique ait inscrit, au programme des matières d'examen, le roman de Remarque :* A l'Ouest, rien de nouveau.

M. Clément Vautel eût préféré y voir figurer un roman bellicite et revanchard : Orages d'acier.

« Celui-là, dit-il, est l'œuvre, non d'un guerrier fantaisiste comme Remarque, mais d'un authentique combattant, et j'imagine que son auteur l'a écrit, comme il l'est lui-même, c'est-à-dire en très bon allemand. »

Il en résulte que, pour le spirituel écrivain, les seuls Allemands vraiment dignes de compliments sont les nationalistes et les hitlériens; ce sont aussi les seuls qui soient dignes d'être connus, même si leurs œuvres n'ont eu aucun retentissement.

Par delà les frontières, nationalistes et bellicistes se prodiguent une estime touchante.

× × ×

Le Cabinet français

M. Dens est très fâché, et il y a de quoi. Il est, comme vous savez, ministre de la Défense nationale.

C'est un titre glorieux et qui avait cette particularité d'être propre à la Belgique. Tout au moins la France — et c'est le seul pays qui compte n'est-ce pas? — la France n'usait point de ce vocable et elle avait conservé l'ancienne appellation de ministère de la Guerre.

Or, voici que le nouveau cabinet de M. Tardieu a réuni en un seul ministère les départements de l'Air, de la Guerre et de la Marine, et qu'on a donné à un simple Monsieur Piétri le même titre que celui que porte si glorieusement notre national M. Dens.

Concurrence déloyale, songe M. Dens qui pourrait ajouter :

— D'ailleurs ce cabinet est ridicule : on a mis un civil à la Guerre, un médecin à l'Agriculture et un avocat à la Santé publique!

Mais pour le temps que ça durera, ça n'a pas d'importance.

× × ×

The right man in...

Chez nous, évidemment, c'est beaucoup mieux. Ainsi, le même M. Dens, c'est un civil aussi; mais au moins il a des titres bien précis pour être à la tête de l'armée.

En effet, sans avoir subi la guerre dans les tranchées comme le menu fretin qui ne sait pas y faire, M. Dens a essuyé un vif bombardement en 1914 avec beaucoup de crânerie.

C'était à Anvers, la nuit. Le futur ministre se trouvait dans un hôtel de la ville, en conférence avec une personne que nous ne désignerons pas plus explicitement, occupé sans nul doute à terminer un travail impérieux, quand un obus vint à tomber sur l'immeuble. Il y avait de quoi émouvoir un peu les deux travailleurs. Eh bien, si l'on en croit l'histoire que tout Anvers colporta longtemps, M. Dens n'en demeura pas moins à la tâche. Peut-être pensait-il avec Virgile: Pendent opera interrupta.

× × ×

Finances

M. Houtart s'en va. Il est parti. Il laisse la caisse vide et un cruel déficit.

La leçon nous coûte cher, mais qu'elle porte ses fruits. Aussi tirons-en la morale: Il ne faut pas dépenser plus que ce qu'on a d'argent, sans quoi, à moins d'être ministre, on s'expose à des ennuis très graves.

C'est pourquoi, nous ne cesserons de le dire, si votre avoir n'est pas illimité, modérez vos dépenses. Ne donnez point votre or à tous venants. Gardez-en quelque peu. Et si vous devez faire d'importants ou même de modestes achats, songez à l'Etoile bleue, place Rouppe.

Là vous trouverez ce qui vous est nécessaire et vous le payerez un prix modéré, sans hâte et sans effort, en vingt ou quarante mois.

PRELUDE

en forme de carrefour pour un volume en forme d'aquarium

Les quelques lignes que voici, de Gommaire Van Looy, serviront de préface à un recueil de chroniques que notre collaborateur Armand Sauvage publiera incessamment.

On connaît la manière de M. Armand Sauvage, ennemi de toute critique pontifiante. Il en donne régulièrement des exemples dans la revue Le Thyrse. *Appliquée aux Beaux-Arts, cette méthode reste attachante et amusante.*

Les lois de la peinture sont subtiles comme celles de la poésie. Doit-elle avoir la netteté des bulles, la vérité de l'eau, le charme des boutons de fleur, la passion de la chair? Faut-il même, à son sujet, parler de vérité ou de fantaisie, de charme ou d'âpreté, de passion ou de mollesse? Et puis, que contient-elle d'esprit, de raison, de géométrie?

Je la préfère tout ensemble bulles, eau, boutons de fleur, chair et raison. Mais qu'elle n'aille pas, par vice ou par pruderie, se livrer trop entièrement à l'un ou l'autre de ces exemples. Elle ne peut, dans ce cas, échapper à une rapide faiblesse et bientôt elle dégage cette atmosphère de lourdeur et d'uniformité qui est celle de la mort. Sa plus grande habileté doit être de ne craindre rien de ce qui fait la vie et de n'en rien rejeter C'est là l'essentiel de ce qu'on nomme le talent, chose indéfinissable dans ses détails.

Quant au génie, inutile d'en parler. Nous en avons tous. Mais nous sommes trop faibles pour plonger à sa recherche et le ramener à la surface. Les poumons s'écrasent, le cœur s'arrête, nous revenons épuisés et dans le pauvre butin que nous ramenons, on cherche en vain la perle. Il est vrai qu'on la trouve parfois après de très longues recherches : un siècle, et même plus. En attendant, nous plongeons une nouvelle fois, puis encore, jusqu'au jour où nous ne ramenons plus rien.

Il faut craindre Sauvage. Il faut craindre son silence, ses allures distraites, son air absent. C'est lors de pareils moments, à teinte de distraction ou d'indifférence, qu'il pénètre en vous, qu'il vous retourne, qu'il vous arrache à vous-même et qu'au fond de votre petite mécanique plus ou moins ingénieuse, il rafle vos beaux secrets ignorés pour les offrir à ses lecteurs.

C'est là un de ses plaisirs : surprendre dans le cœur du peintre ou dans son esprit, l'ange préoccupé aimable et méfiant qui ordonne secrètement ses mouvements créateurs Et avant que les préoccupations de cet ange toujours actif aient été troublée par cette vive exploration. Sauvage, à dix pas de là, enveloppe les toiles d'une fumée de cigarette, magnifique et indifférent.

J'ignore si Armand Sauvage a pris au sérieux l'assertion de ce peintre qui lui confiait : « Il n'y a pas de critique d'art en Belgique... » mais je puis vous assurer qu'il ne prendra pas cette place, Je sais qu'il n'aime pas cette forme objective, descriptive, impersonnelle, tantôt mécanique, tantôt molle, que revêt habituellement la critique d'art.

Aussi n'est-ce pas cela qu'il vous offre ici. Ce qu'il aime, ce sont les jeux de l'esprit, les jeux de l'âme. Il néglige ces toiles immobiles qui ne vous font ni rire, ni bondir, qui ne vous mettent pas en colère, ne vous plongent pas dans la mélancolie ou l'inquiétude. Et les toiles qui sont près de son cœur, celles qui vous précipitent dans ces lacs ou dans ces tourbillons, comment voulez-vous calmement, objectivement, dénombrer leurs teintes, leurs arbres, leurs maisons,leurs usages,leurs personnages?

Il y a, dans les toiles de tout peintre, bien plus de choses qu'il ne pense y avoir mises.

Parmi les secrets des coups de brosse et des empâtements, parmi les subtilités de la mise en page, parmi les surprises des coloris et les inquiétudes des lignes et des contours, on découvre des tendances obscures, des vertus déguisées, des qualités imprévues, qui vous donnent au sujet du peintre des indications que lui-même n'aurait pu fournir.

Et cette analyse, Armand Sauvage se plaît à la confronter avec celle de l'homme même. Il recherchera directement l'œuvre dans le créateur et, au besoin, il les confondra l'un par l'autre. Il découvrira, soyez-en sûr, les petits faux pas de l'esprit qui peuvent être aussi de petites trahisons de l'œuvre.

Jeu difficile, précisément par ce fait que certains peintres conçoivent leurs toiles en quelque sorte à l'insu de leur être conscient, dans un état second où ils sont le jouet de forces multiples accumulées depuis toute leur vie.

Mais aussi jeu fécond. Fécond en découvertes d'hommes, qui sont parmi les plus belles des découvertes.

Gommaire VAN LOOY.

Les trois états d'Hubert Dubois

Je lui connais trois âges que je marque du titre de ses livres, pour l'exacte signification qu'ils apportent à cette destinée tragiquement refoulée sur l'atroce voie de garage qu'est la vie de province de Belgique. Pour ceux du moins qui ne veulent pas, ou qu'un naturel timide empêche, de jouer avec tous les atouts que l'actuel jeu du monde lance sur le tapis.

Mais cette destinée encore grosse de promesses est déjà suffisamment fournie en œuvres de bonne chair, capables de retenir l'ombre de nos rêves et le besoin que nous avons de les alourdir d'analyse.

I
Baptême des Tropiques

En 1924, Dubois entre dans la vie littéraire et sentimentale avec le *Baptême des Tropiques*. Il a des yeux en pelotes à épingles et ce rétrécissement de la bouche qui le condamne à l'impertinence sans arrêt et néanmoins sans calcul, au sourire narquois et sec de ceux pour qui tout est frelaté ou perdu. A Liége, on le voit souvent dans les cafés, comme la plupart des adolescents qui pensent trouver en ces lieux le tremplin des libertés viriles.

Plus naturellement que les autres, il y exagère les attitudes effrontées ou agressives, les hardiesses de pensée, les mouvements des passions, dans lesquels la jeunesse essaye son impatient pouvoir de vivre. Il a des coups de regards zigzaguants et rétractiles, comme si le café, les âmes des hommes et le monde environnant étaient dans un constant déséquilibre. Un déséquilibre où lui seul jonglant par la grace de la fantaisie, serait à même de retrouver aussitôt les commencements et les fins, sans jamais perdre les points d'appui.

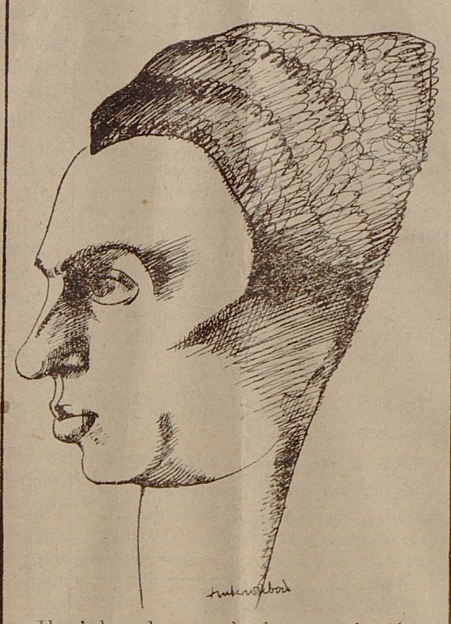
Avec la fureur blanche qui poussa certaines femmes à piétiner une pudeur qui les a trop bridées, le jeune homme paraît se venger d'une enfance qui fut muette et le retint trop longtemps les yeux pleins de sommeil. A présent qu'il peut marcher avec le soleil devant lui, le vent fendant les voiles, il va s'emparer du monde, épuiser en toute liberté les divers sorts qui nous sont dévolus. Parce qu'il a toutes les audaces, il ira jusqu'à tirer la barbe aux dieux, et ne se croira pas présomptueux. La terre est déjà renversée et les passants ressemblent à des anges acrobates.

Celui qui les regarde avec un cœur si ingénu qu'il aperçoit les plus vieilles choses du monde, les clichés littéraires les plus usés, avec des figures renouvelées — ainsi, la plume dans son lit, le ciel pareil à une page vierge, un livre dont on libère les colombes — celui-là sent bien pourtant qu'il n'en est qu'à un stade de sa course et que son sang bat comme une mer entre deux marées, entre deux zônes qu'il faudra traverser.

Cette époque a mis partout l'avis « Danger de mort ». Les rois tombent avec les têtes et les sièges aux pieds de biches finissent de brouter les tapis en fleurs. Il est normal que les nouveaux venus prennent le ton un peu cynique, du jour et s'habillent comme leurs voisins. Il est normal aussi, lorsqu'ils sacrifient à l'Art poétique, qu'ils se contentent de « danser d'allusives danses sur place ». L'important est de savoir le faire avec adresse et une certaine grâce personnelle, ainsi que Dubois y parvient.

II
Pour atteindre à la mort

La terre tourne un film rapide pour les poètes. Lorsque certains précipitent leurs balbutiements afin de grandir leur taille, aggraver le ton de leur voix et atteindre à la vie, Dubois va plus vite encore et prend audacieusement le large. Plus impatient et plus avide, il a brûlé les étapes, risqué sa mise en un seul coup et ne craignant point les téméraires aventures, le voici qu'il veut aller au-delà des secteurs de sa génération et toucher à la mort.



Il s'abandonne à des aspirations peut-être mal déterminées, mais qui le font vivre dans un état de violences quotidiennes, dans une hantise de destruction qui le pousseraient jusqu'au crime. Aux mains, un couteau bleui par des lueurs d'orage, à la bouche la fureur du blasphème et du désespoir, toutes les sensations physiques accusées plus vivement que chez l'ordinaire révolté, tous les sentiments plus ravagés que chez le candidat au suicide, mais sans le contrôle aigu de la dernière heure, cet homme qui se complait dans la déroute et les gémissements des assassinats pourrait être terrible et souvent il nous convainc qu'il a épuisé la douleur.

C'est l'âge de 1926. Il a durci sa bouche, débridé ses sourcils. Son profil de fasciste florentin, de pharaon ou de bouchon de radiateur, incline la dure ligne d'un front qu'a pâli la chaude haleine de Maldoror. Sans doute, depuis Rimbaud, nous savons que certaines pubertés sont bien difficiles et que les angoisses et les naufrages qu'elles provoquent sont, dans une certaine part, factices. Mais celui qui inscrit dans *Pour atteindre à la Mort,* un dessin si habile et si troublant, nous émeut cependant par certains accents de sincérité qui nous forcent à reconnaître la réelle malignité de ce naturel accident.

Peut-être, le poète est-il de ces timides qui, éprouvant des difficultés à s'assurer le contact avec les choses étrangères, assouvissent leur besoin d'agir, de manifester une volonté défaillante, en l'imposant à leur monde intérieur. Ils n'ont alors nulle retenue, ils fracassent tout, ils s'acharnent sur leur cœur et leur sens, devant lesquels ne s'élève nul obstacle. C'est sur eux-mêmes qu'ils prennent leur revanche. Triste victoire d'hommes faibles qui n'échappent pas à cette punition : la lassitude.

Ici, heureuse fin de crise, « la fatigue au regard de soie, tient du prophète et de l'écho ». Dans ce voyage où la vie ne semblait se révéler sans autre pensée que celle de périr, nous croirons plutôt au désarroi qu'à des chutes énormes parmi des reflets partant à la dérive. Dans l'épaisseur des horizons qui n'est pas sans lumière, se dessinent encore des mirages grâce auxquels le silence redevient ange pour laisser courir « un appel traversé de cloches ».

III
Heure d'entre chien et loup

L'Heure d'entre Chien et Loup (1) sonne, pour Dubois, en 1931. Dans le dessin qui précède le texte, Mambour l'a circonscrit en appuyant la main, d'une pointe plus lente, plus circonspecte, comme l'expérience l'a modelé d'un pouce rude et pesant.

Ce gloseur ne veut parler qu'à coup sûr. Il ne cache pas qu'il a quelque peu hypothéqué ses rêves. Le hasard en brouillant les lignes de ses passions a voulu qu'il ne soit plus entièrement libre de ses volontés, maître tout à fait de lui-même. Dubois vieilli a étendu son domaine, mais non sans payer une rançon. Considérons ses paupières devenues si lourdes. On les dirait penchées vers le sommeil, mais ce champ de silence qui s'en évade à l'austérité sacramentelle de la méditation. On y voit le lest du service quotidien.

Dans les poèmes qui composent les *Greniers de la famine,* le rêveur se récapitule, avec un profond souci de ne rien trahir de sa vérité. Ce n'est plus vers l'avenir qu'il aspire, vers le songe qu'il se tourne, prêt à tout tenter. Il revient au souvenir seul du désir qui l'a déçu, à ces jours où l'enfant poussé trop vite, où l'enfant à la voix d'homme espérait un bonheur viril paré des grâce de l'innocence. Il consent à régresser vers ces années perdues mais en fuyant encore les mirages des lumières, sinon l'aventure eût été désespérément vaine. S'il marche par habitude dans l'ombre des nuits, évoquant sous les feuillages glacés le chant des cadavres et le désordre des oiseaux, il y trouve une première constatation c'est d'y voir que les statues sont réduites à leur vraie mesure. Bref, pour avouer qu'il cache mal son ennui de tant d'obscurités qu'il a provoquées par sa faute,

sa manière se fait moins tendue et moins fébrile. Il n'a pas abandonné son matériel d'images et de musiques. Mais le nouveau chant se fait plus grave et comme il est plus ambitieux, il se confie à des rythmes divers.

Il utilise des formes savantes, une plus large éloquence et la respiration océane de Supervielle dont il épouse la conscience cosmique, pour balancer l'évocation des forces désolées, des inguérissables nostalgies formant les thèmes de *Violence de l'empreinte.* Mais on le sent ne vivant plus que sur sa lancée et las à n'en pas douter, de ses crimes contre l'illusion, la réalité et lui-même. Las, mais hésitant encore sur ces mêmes rives liégeoises où passera toujours l'ombre plus chère d'une ombre.

Il n'y a plus rien à faire, pour lui et pour nous qui l'écoutons, que d'attendre ici un nouveau coup de coude de la vie.

Herman FRENAY-CID.

(1) Edité aux *Cahiers du Sud,* Marseille.

Les Éditions du Nord

Directeur : Albert PARMENTIER

font l'effort nécessaire en notre pays pour la fabrication et la diffusion du livre d'art

LE PLUS BEAU CHOIX DE LIVRES RARES, TIRAGES LIMITES,
BELLES RELIURES, ET TOUS LES LIVRES NOUVEAUX
SE TROUVENT A LA

LIBRAIRIE DU NORD, 163, Bd. Ad. MAX, BRUXELLES

RECEPTION de Jules Romains

Le *Journal des Poètes* a reçu Jules Romains, l'autre jour, à Bruxelles.

C'est en ces termes qu'il fut salué par Robert Goffin.

En 1908 parurent les Visages de la Vie et Toute la Flandre de *Verhaeren.*

Il nous avait donné depuis longtemps déjà une épopée aux aspects sombres de fer et de bitume, les masses mouvantes de ses foules, les brouillards de poix et l'atmosphère fuligineuse des villes qui charriaient le trafic du monde.

Et Paul Leautaud constate

« *qu'entre son moi d'alors, tourmenté et malade, et* » *le décor désolé des cités d'industrie et de char-* » *bon, des correspondances surgissaient, le grisant* » *d'âpres délices.* »

Plus bas vers le Sud, un jeune homme originaire du Velay avait à son instar ainsi qu'une antenne réceptive accumulé les signes d'un monde nouveau et son cœur bondé de mots éternels et ses lèvres étaient sur le point de proférer les paroles d'un lyrisme inconnu qui « allait mettre le bonnet rouge au dictionnaire... des rimes ».

1907 et 1908... période trouble et heurtée. L'affaire Dreyfus a passé comme un ouragan sur la France.

Samain, Guérin et Henri de Régnier finissent de regarder « monter les lunes jaunes et les peupliers », ils frémissent parce qu'« il est d'étranges soirs où les fleurs ont une âme » et s'il le faut pour la rime ce sera à la rigueur « l'âme d'une infante en robe de parade »; pour eux, le spectacle des choses les plus vigoureuses procède d'une tradition efféminée et pleurnicharde. Ecoutez-les :

La ville où peu à peu toute rumeur s'éteint,
Déserte, se recule en un vague lointain
Et prend cette douceur des anciennes estampes,
Voici que les jardins de la nuit vont fleurir,
Les lignes, les sons, les couleurs deviennent vagues.
Vois le dernier rayon agonise à tes bagues
Ma sœur n'entends-tu pas quelque chose mourir.

Oui, Jules Romains, vous entendiez quelque chose mourir et vous fûtes parmi les quelques âmes d'élite qui contribuèrent à cette agonie, ignorant que vous inauguriez le règne d'une sensibilité qui nous nourrit encore aujourd'hui.

1907-1908. Marcel Proust, de son côté, enfermé dans sa chambre profonde du boulevard Haussman « qui sent le bouchon tiède et la cheminée morte » pense à Monsieur de Charlus, au Général de Froberville et à ses héroïnes tranchantes et douces à la fois comme des rasoirs de sûreté.

Vous, Jules Romains, averti par des appels lointains, vous partez à la découverte d'un monde que vous seul soupçonnez; vous avez vingt-deux ans, vous vivez à Créteil pour mieux vous consacrer à l'œuvre que vous mûrissez et le soir vous regardez au loin Paris qui incendie le ciel.

Pour moi, c'est un dimanche de petit écolier dans un village de Wallonie pendant que ma mère est au temple sur « le petit journal illustré » le grand oiseau mécanique qui vient de traverser la Manche.

En 1912, Les Copains *apparaissent sur les routes de la célébrité qui mènent à Ambert et à Issoire; peut-être rencontrent-ils François Faber ou Petit-Breton qui s'entraînent pour le Tour de France, ou peut-être même la fameuse auto grise de Bonnot et de « copains » qui n'ont rien à voir avec les vôtres mais révolutionnent la chronique des faits-divers par des assassinats qui nous firent claquer des dents, organisant ainsi une concurrence déloyale à vos héros Bénin, Broudier et Lesueur.*

En 1913, Odes et Prières. *Je n'en lus que deux ou trois odes dans les plus jolis vers de 1913 », choisis par Alphonse Séché. Et à côté de votre nom, je retrouve celui d'un grand poète Guillaume Appolinaire qui venait de publier* Alcools.

Avec une Rhénane d'automne, *un de vos poèmes m'avait été droit au cœur et avait constitué pour moi le signe avant-coureur d'un nouvel ordre de beauté :*

Le sable du chemin
Luisait cruellement
Une chaleur amère
Fourmillait par mes membres.

Je faisais à quelqu'un
Des réponses polies.
Il y avait deux mois
Que je voulais mourir.

L'espace de la terre
Semblait se contracter
L'horizon montagneux
Me serrait comme un casque.

Il y avait deux mois
Déjà que nuit et jour
J'inventais des raisons
De différer la mort.

Ces quelques mots échappés au fatras poétique habituel, ce mouvement profond et dépouillé révélant une poésie intérieure qui n'avait plus rien à voir avec « ces sonnets qui partent tout seuls comme des tabatières à musique » ainsi que le dira Paul Claudel, furent pour moi une espèce d'alphabet lyrique qui révolutionna les données déjà acquises.

Une guerre innommable immobilise alors l'Europe; j'essayai de trouver vos œuvres et ne découvris que quelques poèmes traduits en anglais dans une anthologie de Jethro Bithell, parue en 1912.

Ce brave critique qui n'avait pas encore le recul du temps, mais devait bénéficier du recul de la distance, écrivait à votre propos : « En 1908, les presses de l'Abbaye publièrent ce que les temps à venir considéreront peut-être comme un des premiers grands poèmes du XXe siècle : La Vie unanime. »

Parler de l'unanimisme, mon cher Poète, c'est parler de vous. Ce fut l'inspiration heureuse qui vous guida avec Arcos, Chennevière, Vildrac, Duhamel et d'autres, mais il faut bien dire que, de tous ceux qui s'alignèrent sous cet étendard, aucun ne vaut par l'unanimisme que vous-même.

Dès votre entrée dans les lettres, vous êtes animé par cette grande compréhension de la poésie, là où vos prédécesseurs ne l'ont pas vue. Walt Whitman et Verhaeren avaient montré la route d'en sensibilité renouvelée aux sources profondes de l'humanité, de ses villes, de ses foules, de ses pensionnats, de ses théâtres, de ses églises.

Adieu les crépuscules à rime riche, les soleils, les

rêveries maladives, les âmes moroses et tout l'étalage factice...

« Vous étiez, pour répandre le mot de Sainte-Beuve à Beaudelaire, vous aussi, de ceux qui cherchent la poésie partout. »

Et vous l'avez rencontrée... elle est venue à vous fraîche et solide par la subordination de tout votre être aux « puissances complexes » de la grande ville.

Je cesse d'exister tellement je suis tout

ou

Nous avons le désir d'aimer ce qui nous brise,
Graves de quiétude et frémissante de joie
Nous cessons d'exister pour que la ville dise
MOI.

ou encore

Le rêve de la ville est plus beau que le mien
Avec ce qui me reste encore de conscience
Je connais le bonheur de n'être presque pas.

Voilà le thème générateur que votre puissance poétique développera à travers L'âme des hommes, La vie unanime, Un être en marche, Odes et Prières, *pour aboutir à ce merveilleux chant d'apaisement* Europe, *où votre unanimisme se hausse jusqu'à l'humanité tout court.*

La poésie, vous l'avez croisée à tous les moments de votre vie; elle est à toutes les lignes de vos œuvres et je ne puis oublier ce merveilleux cri de paix qui commence :

J'ai vu les pommiers en fleurs dans les vallées [ennemies
Et, par le vent de juin, les pennons, en haut des [navires
Dardés comme les lagunes d'un printemps qui avait [soif.
J'étais avec la foule qui regarda tout un soir
Arriver à la mer, le Rhin chargé de nations,
Ses eaux charriaient les frontières comme des épaves.

Et cette poésie qui est marquée à votre sceau, je l'ai retrouvée toute entière dans ce livre extraordinaire des Copains *qui réalise à la fois le sommet de l'unanimisme et la plus belle expression du génie humoristique de la France.*

C'est cette œuvre, c'est votre œuvre qui dénoua les cordons d'une sensiblerie artistique qui me pesait et pénétré de votre esprit, je n'eus de cesse de vous connaître. Ce fut par un lointain lundi d'hiver que Paul Fierens me conduisit à travers les rues moyenâgeuses à votre cours poétique du Vieux-Colombier. Je vous revois, tel aujourd'hui, animé de cet apostolat de la poésie qui chantait dans votre regard droit.

Dehors on pressentait l'acheminement de votre foule, le cliquetis de vos métros, le hullulement des machines au fond de vos gares; mon âme était carguée pour un grand départ poétique où vous m'invitiez.

Et maintenant, mon cher Jules Romains, poète de la plus merveilleuse aventure intérieure, votre voyage passe par Bruxelles et je me réjouis de vous saluer ce soir et je suis triste aussi en songeant au passé et à tous ceux que vous aviez appelés, d'être le seul d'entre eux qui ne soit point parti.

Robert GOFFIN.

VIENT DE PARAITRE

Trois livres d'art

Léo VAN PUYVELDE: *F.-J. Navez.* — Paul FIERENS: *Joseph Stevens.* — Karel van de WOESTYNE. — *Gustave van de Woestyne* (Editions de Belgique. Collection Peintres et Sculpteurs belges).

On ne pouvait choisir meilleur moment pour l'édition d'un ouvrage sur F.-J. Navez, moment où sa gloire sera officiellement établie par une rétrospective des portraits de F.-J. Navez au Palais des Beaux-Arts. Il est vrai que ces deux manifestations ne sont pas étrangères l'une à l'autre et que plusieurs membres (les plus actifs sans doute) du comité effectif de l'exposition font également partie du conseil d'administration des Editions des Cahiers de Belgique.

Nous avons déjà parlé ici de cette collection: « Peintres et sculpteurs belges », pour ne pas revenir une fois de plus sur les qualités de présentation des ouvrages qui en font partie.

Comme nous le dit M. Léo Van Puyvelde, les romantiques de son époque ont reproché à F.-J. Navez une froideur et un manque d'émotion que nous sommes loin de lui trouver actuellement. Et s'il s'agit de choisir entre les coups de clairon pompeux de Wappers et l'émotion contenue, mais combien profonde de F.-J. Navez, nous n'hésitons pas un instant.

F.-J. Navez est peut-être trop tendre pour ses modèles et nous le souhaiterions parfois plus impitoyable.

Je lis toujours avec énormément de plaisir les études que Paul Fierens consacre aux peintres vivants ou morts auxquels il s'intéresse. Et cela provient de ce que, en dehors de son érudition, Paul Fierens possède un grand amour de la peinture.

Le paragraphe qui forme les premières lignes de son ouvrage sur Joseph Stevens est un petit chef-d'œuvre. Le chien, en effet, est un ornement des rues et des salons, bien belge.

J'aime la méthode de Paul Fierens.

Jamais, dans ses études, la vie de l'artiste n'est séparée de son œuvre et chaque « moment » d'existence commande une expression nouvelle.

Détachons pour notre plaisir une phrase du paragraphe final de son Joseph Stevens:

« La vie! Qu'est-ce à dire? Une force mystérieuse, un souffle qui passe, un élan. Une complexité qui se résoud en harmonie. Il n'est d'art que vivant, il n'est de vie en art qu'intimement liée à celle de l'artiste, à son tempérament, à ses rêves, à ses amours.

Par son Gustave van de Woestyne, cette petite collection entre dans le monde des vivants. Peut-être pourrions-nous désirer un peintre d'une vie plus vigoureuse, mais les Editions des Cahiers de Belgique sont prudentes.

L'étude que Karel van de Woestyne consacra à son frère, peu de temps avant sa mort, et qui est reprise ici, est remplie de fort belles choses, mais de peu de remarques touchant vraiment à la peinture.

Quelques points acidulés à l'endroit de Permeke, G. de Smet, Van den Berghe... etc., découvrent un caractère billieux que je ne connaissais pas à Karel van de Woestyne.

Son explication des dernières œuvres de Gustave van de Woestyne, de son époque de « réquisitoire », comme il l'appelle, nous fait regretter le « plus de sentimentalité » du début qui nous valut des œuvres comme : *Portrait de ma femme* (1910), *Les deux printemps*, *Catherine*, et certaines natures-mortes de cette même époque.

Jean MILO.

Essais

Justin SAUVENIER. — *André Maurois.* (Ed. de Belgique, Bruxelles.)

M. Justin Sauvenier, qui se révèle de plus en plus comme un vrai critique, vient d'écrire un livre d'un haut intérêt, un livre qui est peut-être la monographie la plus perspicace et la plus sérieusement pensée qu'on ait publiée chez nous.

Analysant une œuvre déjà classique, M. Sauvenier étudie l'âme même, si attachante, d'André Maurois, qui a une morale pratique et une philosophie bien déterminée.

M. Sauvenier insiste particulièrement sur le côté britannique de Maurois, qui a une grande connaissance de la littérature anglaise et du caractère anglais; c'est que Maurois a composé, nous semble-t-il, le roman anglais le mieux achevé, le plus typique: *Climats;* cela, M. Sauvenier n'a pas cherché à l'établir, et c'est dommage.

Mais il nous montre l'aspect novateur de Maurois: biographe artiste, il a créé le genre des vies romancées; la publication de l'admirable *Vie de Shellley* restera une date importante dans l'histoire littéraire.

Et si, dans l'ordre des idées, nous ne pouvons admettre tous les commentaires faits par M .Sauvenier sur l'évolution de Maurois, qui fut l'élève d'Alain, nous devons admirer l'analyse qu'il a réussie des divers aspects de cet écrivain: biographe, essayiste, enquêteur (si clairvoyant au sujet de l'Amérique), romancier qui a une méthode de composition d'une rigueur mathématique; précisément, Maurois, par là, rejoint Valéry, dit M. Sauvenier en manière de conclusion, mais il est plus humain.

Robert RADELET.

Poésie

Marcel CHADOT. — *Dans l'ombre des chênes.* (A. Messein.)

Il n'y manque rien, pas même un « art poétique »:

Calque tes vers sur ton amour et ta pensée
Et que de leur ferveur ils soient tout embrasés:
Fuis les vers sans verdeur, chlorotiques et fades
Qui sentent la pommade...

J'aime les « vers sans verdeur »...

Harmonie imitative?

Pour le reste, arbres, ruisseaux et crépuscules sont plus que jamais convoqués.

■■■

Paul DEWALHENS. — *Poèmes pour Clara.* (Editions libres de Paris.)

Beaucoup de bonnes intentions et de moins bonnes images.

M. Paul Dewalhens a de la voix, mais chante parfois faux...

TITYRE.

■■■

Gaston PULINGS. — *Perdre cœur.* (Les Cahiers du Sud, Marseille.)

Je dirai sans ambages que j'ai éprouvé à cette lecture toute la densité du froid.

M. Pulings dessine des lignes d'architecture; cette poésie ne me touche pas.

J'ai cherché en vain, dans ce recueil, le rythme, les images, le merveilleux, la poésie pour tout dire.

■■■

Georges FRANCIS. — *Entre le Soleil et le Christ.* (La Jeune Académie, Paris.)

« Je voudrais chanter l'homme et la terre,
Je voudrais exprimer par des mots inconnus... »

Mais faites-le, jeune homme, faites-le donc!

R. R.

Romans

Pol STIEVENART. — *Cœur de Poire.* (Renaissance du Livre.)

C'est, contée avec beaucoup d'esprit dans un style charmant, l'histoire d'un petit garçon... Stéphane, Cœur-de-Poire vit, grandit, aime, s'éveille sous nos yeux. Poésie de la vie quotidienne, de l'humour à l'amour... Qu'on en juge :

« En ce temps-là, le monde n'existait pas encore. Il n'y avait ni soleil, ni lune, ni rien de ce que nous voyons aujourd'hui... La vie ne comportait aucune autre aventure et nul ne sait combien dura ce premier jour.

» Dès le second, Rosine et le ciel apparurent, et ce fut bon... »

J'ai aimé la douce ironie de ces pages où nous sont contées les premières et inévitables aventures d'amour de Stéphane.

G. D.

■■■

Maurice DES OMBIAUX. — *Io-Ié, bec-de-lièvre.* — Georges DELIZEE. — *Le Prince de Wallonie.* (Deux volumes, aux éditions de Belgique, Bruxelles.)

M. Georges Delizée vient de consacrer un livre savoureux à Maurice des Ombiaux, « Prince-Evêque de Wallonie », qu'il appelle encore « un sage qui cultive à sa façon le jardin d'Epicure ».

Auteur populaire et bon humaniste, Maurice des Ombiaux s'est fait le chantre de la vie wallonne dans des récits alertes qui sont de fidèles tableaux.

Les Editions de Belgique ont entrepris de rééditer tous ces ouvrages, parmi lesquels *Io-Ié, bec-de-lièvre* — histoire d'un cordonnier qui, marié pour la quatrième fois, s'éprend de la fille de sa dernière femme — est l'un des meilleurs, riche en matière de folklore et plein de scènes drolatiques.

R. R.

■■■

M. de ALBUQUERQUE. — *L'homme entre deux femmes.* — Eugène SEURRET. — *Gérard ou le sentier des pommeraies.* — Marc TINOY: *La Caravane dans le Ghetto.* — Renée de CASTELLANE: *La Tare.* — Marc JULIENNE: *Volubilis.* (Cinq volumes, aux Nouvelles Editions Argo, Paris.)

Quelques romans-feuilletons et un roman historique, plus ou moins mauvais. La maison Argo, comme la maison Figuière, semble s'être spécialisée dans l'édition des non-valeurs.

C'est à travers de tels ouvrages qu'apparaît toute la misère de ces amateurs, qui peuvent écrire parfois une bonne page et nous livrer une notation psychologique étonnante, perdues dans un fatras de niaiseries.

R. R.

Lettres flamandes

CYRIEL BUYSSE

Cyriel Buysse a soixante-treize ans. La semaine dernière, le théâtre flamand de Bruxelles a créé de lui une nouvelle pièce, dont notre confrère Cam. Poupeye vous aura sans doute fait le compte-rendu. Cette semaine-ci, le courrier m'apporte de lui ce nouveau roman compact (1), plus de trois cents pages grouillantes de vie.

Cyriel Buysse a soixante-treize ans. Il est riche. Il est honoré. Rien ne le force d'écrire. Il existe sur son œuvre deux études consciencieuses et fouillées, qui se rejoignent dans leur conclusion en lui assignant la place définitive qu'il occupera dans notre littérature moderne. Ces deux œuvres nouvelles n'ajouteront nul fleuron à sa gloire; elles ne nous feront plus connaître quelque facette nouvelle de son talent. Je puis facilement affirmer, sans pour cela diminuer le moins du monde ses mérites, que la pièce que vient de créer notre théâtre, n'a pas précisément remporté un succès.

Mais je ne connais rien de plus beau, rien qui ne m'inspire de plus profond respect, que cette fécondité robuste, cette vitalité puissante, ce sens du devoir de l'honnête ouvrier de lettres qui ne songe pas à se reposer près de la tâche accomplie mais qui, inlassablement, chaque année, veut ajouter un ou deux volumes à une œuvre que l'avenir peut-être encore plus que nous considérera comme magistrale.

Cette œuvre s'approche-t-elle maintenant du cinquantième ou du centième volume? Je ne saurais le dire. Mais elle est par-dessus tout, comme je viens encore de le constater pour ce dernier volume, grouillante de vie; elle nous offre l'image fidèle de ce qu'est et de ce qu'a été la Flandre pendant ce dernier demi-siècle, comme la *Comédie Humaine* de Balzac nous offre une image fidèle de la France sous la Restauration.

Involontairement on est forcé de faire le rapprochement.

Au premier moment, on serait tenté de ne pas les reconnaître, tellement ils sont nombreux, les personnages qui défilent dans cette œuvre. Mais petit à petit, ils se dressent devant nos yeux. C'est le braconnier sortant de prison et rentrant chez lui à la veille des rois: c'est la servante du curé, que les lecteurs français ont pu connaître dans le *Bourriquet;* c'est le vieux vineur qui se sent guetté par l'apoplexie; c'est le baron qui éblouit le village avec son beau dogcart flambant et reluisant; ce sont les vieux rentiers, dont la vie mesquine se trouve toute bouleversée par la petite cousine arrivant de la ville; ce sont les trois vadrouilleurs, roulant de boîte en boxon, grâce à leur fausse pièce de cent sous; ce sont des fermiers, des paysans, des valets, des ouvriers, des débardeurs, des couturières, des rentiers, des chasseurs, des pêcheurs, des artisans, des gens de la ville et de la campagne, du village et du château; c'est son ami, le peintre Emile Claus, dont il nous a laissé un portrait affectueux et ému; c'est Maurice Maeterlinck dont il nous a laissé des souvenirs savoureux...

Il y en a comme cela des centaines et des mille. Il y a plus de vingt ans que j'ai lu certains de ces ouvrages. Mais les figures qu'il a peintes demeurent toujours vivantes à mes yeux; parfois il les peint dans tout un volume, parfois dans quelques lignes seulement, mais toujours marqués au trait. Nous ne les oublierons plus.

C'est bien la marque du grand artiste: une œuvre dont les personnages vivent ne saurait périr.

Telles sont encore les qualités de ce dernier roman; cette œuvre est aussi fraîche, aussi vivante, aussi jeune que n'importe quel autre roman de cet auteur. Son talent ne fléchit point. Les deux mondes que Buysse vous peint dans son roman: ce sont notre vieille Europe et le Nouveau Monde, où il nous montre les immigrants d'un petit village des Flandres qui, lentement et progressivement, s'adaptent et s'américanisent ou bien se sentent rongés par la nostalgie.

Et ces êtres simples, frustes, mais intensément vivants, vont rejoindre la grande galerie de portraits que nous n'oublierons plus.

Que le doyen de nos lettres flamandes en reçoive ici l'hommage de notre gratitude et de notre respect.

Paul KENIS.

(1) Cyriel Buysse, *Twee Werelden.* Ed. Van Rysselberghe et Rombaut. Gand.

Semaine du livre belge

Le Cercle Belge de la Librairie et l'Association des Ecrivains Belges, associant à nouveau leurs efforts, ont décidé d'organiser la troisième *Semaine du Livre Belge*, du 5 au 13 mars prochain.

Nos lecteurs, nous n'en doutons pas, s'associeront à cette manifestation dans la mesure de leurs moyens.

Des affiches illustrées, annonçant la troisième *Semaine du Livre Belge*, seront mises à la disposition des Imprimeurs et Libraires qui en feraient la demande à l'Association des Ecrivains Belges, 12, rue des Colonies, à Bruxelles.

Le concours littéraire du Brabant

Règlement

Article premier. — Le concours est ouvert aux écrivains belges, originaires du Brabant ou y domiciliés, et à toutes œuvres litétraires sans spécification de genre.

Art. 2. — Les œuvres, présentées en prose ou en vers, écrites en langue française, en langue flamande ou en dialecte du Brabant wallon, doivent être entièrement inédites et n'avoir été ni primées antérieurement à un concours organisé par la province. Elles peuvent émaner d'une collaboration et même d'un groupe, et être accompagnées de dessins constituant des projets d'illustrations ou, s'il s'agit d'une pièce de théâtre, de costumes, décors ou figurations.

Art. 3. — Le concours vise à l'attribution de trois prix littéraires du Brabant, affectés l'un à la littérature de langue française, l'autre à la littérature de langue flamande, le troisième aux œuvres en dialecte du Brabant wallon. Les deux premiers de ces prix sont d'un import de 5.000 francs, le troisième d'un import de 2.000 francs.

Art. 4. — Au cas où les œuvres présentées ne justifieraient pas l'attribution des prix ci-dessus ou de parties d'entre eux, le disponible pourra être réparti sous forme de primes entre les travaux les plus méritants présentés au concours.

Art. 5. — Le jury est composé des membres de la commission provinciale de littérature, commission complétée par les délégués désignés par les concurrents dans les conditions indiquées à l'article 7 ci-après et s'il y a lieu par un ou deux représentants, choisis par la Députation permanente, de la littérature du Brabant wallon.

Art. 6. — Les manuscrits doivent être adressés avant le 15 septembre 1932 au Gouvernement provincial, rue du Chêne, 22, à Bruxelles. Ils ne portent pas de nom d'auteur, mais sont munis d'une devise reproduite sur une enveloppe contenant le nom et l'adresse du ou des concurrents ainsi que les pièces justificatives de la qualité de Belge et des conditions de naissance et de domicile exigées. Cette enveloppe, fermée, jointe au manuscrit, porte la suscription : « Province de Brabant. Concours de littérature de 1932. »

Art. 7. — La désignation des délégués des concurrents se fait à la pluralité des suffrages et par bulletin placé sous enveloppe spéciale portant, outre la devise du concurrent, la mention: « Province de Brabant. Concours de littérature de 1932. Bulletin de vote à joindre au manuscrit présenté. »

Le choix des concurrents en ce qui concerne le concours de 1932 est limité entre les personnalités ci-après :

Pour la littérature d'expression française : MM. Louis Delattre, Valère Gille, Hubert Krains, Georges Marlow, G. Rency et Léopold Rosy.

Pour la littérature flamande : MM. Maurits Sabbe, Toussaint, Verdeyn, Persyn, Van Hecke et J. Mennekens.

Pour la littérature wallonne (dialecte du Brabant wallon) : MM. Wil. Carlier Paul Collet, C. Defrécheux, Emmanuel Despret et Edouard Parmentier.

Plans

Revue mensuelle
Paraît le 20 de chaque mois sur 128 pages avec de nombreuses illustrations

Plans

veut...
les institutions du monde moderne;
la paix organisée;
l'économie rationelle;
un esprit jeune et constructif.

Plans

est...
vivant, positif, indépendant, optimiste.

Vous devez lire et faire lire

Plans

En vente dans toutes les librairies
Le numéro 10 francs

NOS LOISIRS

26, RUE DE L'HOPITAL, BRUXELLES

Librairie - Papeterie Imprimerie

Timbres pour collections
Copies et traductions — Comptabilité

DEMANDEZ NOS PRIX-COURANTS

Lisez tout...
La Librairie Générale
31, rue de Namur
vous ouvre un compte en librairie.
...Toute la Littérature

LE PRIX DE L'ABONNEMENT AU JOURNAL EST DE 38 FRANCS JUSQUE FIN 1932.

EGE TILMNS

CALME SUR LE FRONT BELGE

De la boue, du sang, des larmes, mais aussi le rire sain et franc d'un de nos poilus.

La Renaissance du Livre

LE LIVRE DU JOUR

W. SCHWARZENBERG
10, RUE DU MUSÉE
BRUXELLES

Edgard TYTGAT
Portraits
jusqu'au 9 mars
EXPOSITION

GALERIE
Javal et Bourdeaux
23, Place Sainte Gudule
jusqu'au 27 février
Jef De Pauw
A partir du 28 février:
J.-M. CANNEEL. W. PAERELS. E.-H. TIELEMANS. C. VAN HER; J. VAN VLASSELAER.

LA PETITE GALERIE
3, Avenue Louise, Bruxelles
EXPOSITION
PAUL MATHIEU
jusqu'au 3 mars

GALERIE D'ART KODAK
Robert Crommelynck
expose
jusqu'au 29 février

Librairie Livre Belge
tél. 12.46.58
Bruxelles

GALERIE
GEORGES GIROUX
43, Boulevard du Régent,
Exposition rétrospective
Henri J.
EVENEPOEL
jusqu'au mercredi 2 mars

Music - Hall

Paris qui chante

Sous la toile tendue trop bas du ciel de février, ce Paris couleur de perle vit avec fièvre l'agonie de l'hiver, qui dispose sur les vitres ses derniers cristaux. Les music-hall ont feu de toutes leurs étoiles; sur la nuit froide, les enseignes lumineuses brodent, en strass, les firmes du plaisir universel. Avec la neige que le vent chasse, un bataillon de belles filles, de femmes entre deux âges, de nègres épileptiques et de diseurs en habit, s'est jeté sur la ville, avalé par les porches aux lumières crues. Aux Clochards, *sous des voûtes de faux-jour, dans une atmosphère plâtreuse de Carco d'avant-guerre,* Lucienne Boyer, *désespérée, trop bien nourrie, qui n'a même pas la conscience professionnelle de cracher le sang, essaye de ressembler à Yvonne Georges, et n'en donne qu'une irrespectueuse caricature. Elle se gargarise avec la douleur et se gonfle les joues de famine et d'angoisse. C'est la parvenue de la détresse humaine. Prise au filet et empêtrée dans des voiles de barques de pêche, la* Boîte à Matelots *navigue sur des flots alcoolisés.* Chez Pizella, *dans une atmosphère d'un dix-huitième siècle chinois,* Dora Stroeva, *impassible sur son tabouret, hautaine et tendue, confie ses amours manqués, ses chagrins refoulés et ses désespoirs vaincus. Sa voix grave à tous vents des revers de médailles.* Charles Fallot, *long et onduleux comme un fil de fromage, raconte des histoires qu'il n'a pas l'air de comprendre.* Pizella *lui-même, fait du charme, avec l'air d'un hôte qui cède à l'insistance de ses invités. Il chante une chanson comme il entreprendrait la conquête d'une jeune fille sentimentale. C'est un capitaine de dragons qui aurait du sang italien et auquel Paris se serait donné la peine d'apprendre à mentir. Les duos tragico-canailles de* Dora Stroeva *et de* Pizella *évoquent les gens du monde qui joueraient aux affranchis.*

A l'autre bout de Paris, sur les Champs-Elysées qu'argente la lune d'Hubert Robert, Marie Dubas *chante à l'*Embassy. *C'est un étourdissant mélange de tradition et de renouvellement continu. On songe aux œuvres kaléidoscopiques, cultivées et personnelles malgré leurs influences, des juifs intelligents. Le public s'en rend compte et acclame. Il n'est donc pas si bête que ça.*

Dans le Montmartre faubourien et gouailleur, les nègres ont adopté le Melody's bar. *Leurs attractions sont comme des jeux auxquels ils se livreraient pour leur plaisir. Des mulâtresses qui ressemblent à Anna de Noailles, aux Sénégalais élégants comme le prince de Galles, tout un peuple vit là, avec des rires d'enfants et l'obscénité étonnée des grands vieillards historiques.*

Au Casino, Mistinguett *continue de prouver aux spectateurs sceptiques qu'elle est seule à savoir porter des plumes sur la tête et manier une jupe au diamètre de roue joyeuse.*

Aux Folies-Bergère, *la machinerie triomphe, insolente et magnifique. Les tableaux se succèdent, vertigineusement, ingénieux et turbulents, avec des délicatesses de petite fille et des grossièretés de cocher. Le sex-appeal y règne en maître, sous le signe conjugué de Félicien Rops et de Freud. En contraste avec ces perversions torturantes et fallacieusement esthétiques, le stupide et bonasse 1900 vous conte les amours tziganes de la princesse de Caraman Chimay. Elle apparaît en maillot académique, sous les regards connaisseurs de Lyane de Ponzy, de Polaire et de Cléo de Mérode. C'est une débauche de paradis jaunes, de velours ciselé, de meubles en forme d'iris, de satin hortensia, de boules de verre, d'étoles brodées et de bijoux de Lalique. Un bain turc de mauvais goût attendrissant, comme une romance d'âge tendre. Le temps de retrouver une indolence réconfortante, l'idolâtrie du sexe, la suave bêtise du temps révolu de la valse bleue, du vélocipède et des romans de Richard O' mon Roy.*

Paris qui chante! *Paris insoucieux et futile!*

Désarmement? Guerre? Chine et Japon? Crise? Faillite? Révolution?

— Où allons-nous ce soir?

Le plaisir court les rues. Le Bal des Petits Lits Blancs *dépasse le million de recette. A* Magic City, *de vieux caissiers qui triment toute l'année sur leurs grimoires chiffrés, défilent sur un pont d'argent, déguisés en gommeuses, aux applaudissements de la Noblesse et du Thiers-Etat réunis. Au* Bal de la Couture, *les robes de dix mille francs resplendissent sous les feux croisés des gemmes de féerie persane. Paris chante avec des millions de gosiers.*

Vaut-il pas mieux que de se taire?

Eloge du mauvais goût

Dans le cirque immense que la foule recouvre d'une toison d'astrakan, vingt projecteurs concentrent leurs feux sur la piste où triomphe, au son de trois orchestres affolés de cuivre, le royal et suprême mauvais goût, magnifique en son extrême, comme le rire gras d'un peuple entier. La ménagerie et le personnel du Cirque Sarrasani *défilent en une formidable parade. Cinq cents chevaux laqués de cuivre d'émeraude, des chameaux méprisants comme des épiciers enrichis, des buffles puissants et essoufflés, des bisons têtus, des éléphants à la marche implacable, des bœufs Watassi élégants comme un dessin d'Heller, des zèbres en trompe-l'œil, des poneys capricieux, précédant un flot intarissable d'écuyers casqués et galonnés, d'ouvreuses bleu de roi échappées d'Erotikum, de Chinois couverts de dragons d'or, d'Arabes drapés dans leurs burnous clairs, de Japonais perdus dans les chrysanthèmes, de Persans coloriés comme des mosaïques d'Orient, d'Indiens emplumés, de jockeys vert empire, de portiers, d'entraîneurs et de soigneurs vermillons, bleus ou oranges, de cow-boys farouches et criards, de Hongrois brodés des pieds à la tête, de Tsiganes échappés du siècle passé, d'Hindoues hiératiques comme des danseuses de temples, d'acrobates en maillots blancs et de porte-drapeaux perdus dans le claquement multicolore de tous les pays du monde. C'est un vertige de couleur étourdissant comme le Stravinsky de la bonne époque. Les toiles sanglantes de Chagall sont crevées par les coups ininterrompus de cette parade colossale. Les clairons sonnent rouge; les broderies crient en mineur; la piste entière donne l'ut à pleine gorge. Le mauvais goût triomphal prend une valeur d'épopée, s'installe avec une insolence telle qu'il rejoint la plus magnifique beauté, dans un désordre d'excès où les valeurs se confondent. Tout cela pue violemment le sapin, le fauve et l'homme, comme si c'était l'odeur même de la couleur.*

C'est le plus formidable moment du spectacle que présente le Cirque Sarasani. *Le reste est dans la bonne tradition et vaut surtout par l'abondance. Les Tcherkesses et les Cosaques dans leurs courses folles; les combats à l'épée des Chinois mangeur de feu; les exercices de dressage d'Ernest Schumann; les phoques qui font de la corde raide; les galops des chevaux en liberté poursuivis par les cow-boys; l'attaque de la diligence par une troupe de Sioux; la férocité feinte des tigres et des lions; les feux icariens en combinaison cruciale de deux troupes de trapézistes; les pirouettes équestres des écuyers hongrois; les petites manières des éléphants polissons; l'art héréditaire des derniers descendants des Fuji, Thennos, Otsu, Hirukawa ou Kobes, jongleurs aux pieds ailés ou coureurs au bambou: rien n'égale le conte des Mille et Une Nuits qu'évoquent, dans une couleur de miniature persane, une troupe de nègres, des chameaux dressés, des zébroïdes, des hippopotames, des jongleurs, des fakirs, des charmeurs de serpents, des avaleurs de feu, des cingalais, des sauteurs du Riff et des mangeurs de verre pilé, dont le travail simultané remplit la piste d'une frénésie d'invraisemblance et de légende.*

Malgré ses inévitables longueurs, ce spectacle bouleverse prodigieusement. Il est inouï de songer qu'il est l'œuvre d'une troupe volante, d'une ville voyageuse comme un paquebot. Une cité de toile a bâti ce rêve pour une nuit. Elle champignone aux portes de la ville, avec sa population bariolée de six cents âmes, ses animaux féroces ou domestiques et ses bêtes d'abattoir; elle vit, aime, s'amuse et souffre dans son vagabondage perpétuel. C'est une légende de Bohême qui glisse au fil des routes. Cette population féérique dépend d'un état-major fixe comme un syndicat bancaire, auquel elle est reliée par deux cents téléphones. Trente secrétaires décident de son sort.

Un matin, le Cirque Sarasani *pliera ses tentes. Une procession de deux cent quarante voitures se formera lentement. Vingt mille lampes s'éteindront. La ville roulante se pressera vers son destin nouveau. Et dans ce coin de banlieue qu'une vie frénétique et violente aura animé pendant quelques semaines, les ombres rurales se réinstalleront parmi l'agonie des dernières lueurs citadines. Les pauvres réverbères remettront leurs signes fatidiques dans la nuit faubourienne, souillée d'odeurs d'usines et de tristes amours. Il ne restera de la cité bariolée que le souvenir d'un rêve, où passeront comme des vents contraires, les galops effrénés des chevaux caucasiens, les musiques asiatiques, le vol des chinoises pendue par les cheveux, l'odeur des fauves, le barissement des éléphants et les bonds lunaires des kabyles du Riff. Puis les yeux s'ouvriront sur l'affiche lacérée que la brise nocturne froissera contre une palissade en ruines.*

Le goût du monstre

Le Palais d'Eté *présente, en ce moment, une revue interprétée par des Lilliputiens. Je me serais abstenu de parler de cette exhibition de ces malheureuses créatures, si le succès que leur fait le public, ne leur assurait le moyen de gagner leur vie. Leur effort n'est point sans mérite : leurs danses sont attendrissantes de bonne volonté. Mais, tel qu'il est, ce spectacle a quelque chose de profondément gênant. Ces poupées de chair, nées de quelles tristes étreintes, avec leurs corps à la fois grêles et gras et leurs grosses têtes plates, sont laides et morbides. Leur esthétique procède du laboratoire et de la salle de dissection. Cela tient du singe qui parle et de l'enfant prodige. C'est une horrible et pitoyable caricature de l'homme avec ces ridicules inavouables du borgne ou du boiteux. Le public se réjouit au spectacle de ces lamentables épaves. Il pousse le goût du monstre jusqu'à se trouver à l'aise dans l'atmosphère sinistre de ces pièces vivantes de quelque musée Spitzner animé. Quand donc lui présentera-t-on un ballet de lépreux?*

Lucien FRANÇOIS.

SARRASANI

Le rouage essentiel d'un immense engrenage, patiemment monté pièce par pièce. Le « self-made man » par excellence. Un maître, dont l'autorité nécessaire se double d'une égale bonté. Le secret de sa réussite? L'amour de la créature, qu'elle soit humaine ou animale; et la maxime qu'il a choisie pour devise : *Vouloir c'est pouvoir.*

C'est au sortir d'une représentation que je me trouvai pour la première fois en présence du plus grand homme de cirque « in the world », comme on a coutume de l'appeler. La vaste tente retentissait encore du bruit des bravos, les dernières lampes s'éteignaient... Le maharadjah en somptueux costume, que je venais de voir diriger les évolutions de ses éléphants, m'accueillait devant les stalles de ses favoris. « M'accompagnez-vous? » J'assistai alors à la distribution du pain qu'il a accoutumé de faire lui-même aux braves pachydermes. Amicalement, ils l'effleurent de la trompe, comme pour le remercier des paroles d'affectueux encouragement qu'il murmure à chacun. Ce n'est qu'après avoir jeté le coup d'œil du maître sur bêtes et gens, que le maharadjah m'introduit dans son bureau. De belles peaux de tigres recouvrent le sol. Au mur, des photographies; photographies d'animaux sauvages ou domestiques.

Soudain, dans le fauteuil, derrière le grand bureau, s'est assis un homme qui n'a plus rien du magnifique personnage évadé des Mille et Une Nuits, qui m'avait quitté tout à l'heure. Rien? Et ce magnétisme que dégage le regard bleu, tout de douceur et de calme. N'est-il pas, cet homme en qui l'on sent un chef, plus imposant encore que le maharadjah, en dépit du costume, redevenu banal? Et ce magnétisme personnel qu'il communique, n'est-ce pas là la raison même de l'affection qui groupe autour de lui, comme une grande famille, tous les membres de son entreprise? Le moindre garçon d'écurie l'aime et le respecte, ce maître; car il sait que, lui aussi, il a couché sur la paille, et, à l'encontre de bien des chefs, celui-ci s'en souvient. Il évoque volontiers sa vie, qui nous apparaît comme un conte de fées, mais dont le fil conducteur n'a été, en réalité, que l'opiniâtre volonté de travail acharné. 50 pfennigs en poche, il a, un beau matin de ses seize ans, abandonné le toit paternel. A peine évadé, commence pour lui la dure lutte pour la vie... et la poursuite de la gloire — la gloire qui lui rendra l'affection de son père. Et le jeune garçon d'écurie ne tardera guère à gravir les degrés de l'échelle. Il épargne, il se prive de tout. Cela lui permet d'acquérir quelques animaux, qu'il dresse avec patience et douceur dans ses rares instants de liberté: quelques singes et des chats, auxquels viennent bientôt s'ajouter un âne, des oies, un ours et une troupe de rats blancs. Il fait de ses élèves tout ce qu'il veut. Le clown animalier Sarrasani, enfin, est prêt...

« Sarrasani »... le nom qui lui est apparu en songe. Une nuit, il s'est éveillé en sursaut, enflammé par cette vision; sa couche de paille, l'écurie où il se trouve, tout disparaît à ses yeux éblouis par ce nom dont les lettres flamboient devant lui: Sarrasani. Et c'est sous ce nom qu'il part pour la gloire... Quelques années plus tard, Noël 1901 exactement, il commence la réalisation de son rêve; il a un cirque à lui. Oh! rien qui fasse prévoir, même de loin, son entreprise actuelle: 5 chevaux, trois voitures. Si l'on compare à cela les 286 voitures dont il dispose aujourd'hui, les quelque 800 hommes et 500 animaux qui dépendent de lui, et les nombreux services de cette formidable organisation, on reste stupéfait de l'œuvre accomplie en moins de trente années.

Le plus surprenant, pour qui le connaît bien, c'est de découvrir, chez Sarrasani, cette simplicité qui lui gagne toutes les sympathies. Pas une misère qui ne trouve le chemin de son cœur. Jamais, même s'il a perdu toute valeur professionnelle, on [illegible] Cirque Sarrasani, à moins que ce ne soit pour mettre fin à ses souffrances. Sarrasani est, à sa manière, un romantique. Mais un romantique qui se double d'un homme d'action, ce qui n'est pas tellement fréquent qu'il ne faille le signaler.

Ainsi dans sa ville ambulante, Sarrasani est un souverain qui a su se faire aimer et dont le petit peuple partage les joies comme les peines.

Liane BERGER.

PALAIS D'ETE

Actuellement, sur la scène du seul music-hall de Bruxelles, du plus grand music-hall de Belgique, un nouveau programme composé de dix vedettes mondiales : la Revue des Poupées, jouée par les nains de Katia (du Casino de Paris), les irrésistibles excentriques : les 3 Manleys; les clowns musicaux Vincent et Filip; le trio Harry Holt, dans son match de football en bicyclette; les 4 Rastelli, etc., etc. Un ensemble amusant, varié, parfait.

Matinée dimanche et jeudi à 15 h. 15.

Le peintre Franz Gailliard vient de mourir à Bruxelles. Il occupait une place importante dans l'histoire de l'impressionnisme belge. Il fut également un illustrateur de grand talent. C'était le père de Jean-Jacques Gailliard.

TANNER & ANDRY
Chaussée de Haecht, 131
MEUBLES
TAPIS
DENTELLES
MIROPHARS
Allez-y voir !

23, Rue au Beurre, Bruxelles
Vous ne savez où
DÉJEUNER
excellemment et économiquement ?
On vous attend à la
DÉGUSTATION
C I A
23, Rue au Beurre, Bruxelles

CINEMA

AU CLUB DE L'ECRAN

Surréalisme et futurisme au cinéma

Le Club de l'Ecran, au cours de sa huitième séance, présenta trois films dont on ne peut nier la valeur *documentaire.*

Velocita, film futuriste de Cordero-Martina, en dépit d'indéniables richesses photographiques, use de toutes les *formules* qui donnèrent jadis naissance aux films-recherches ou essais de cinéma pur, ainsi qu'on voulut les nommer.

Tout autre est l'intérêt d'*Entr'acte,* film né de la collaboration de René Clair et de Francis Picabia, dont le côté satirique reste toujours vivant (l'humour féerique de la seconde moitié ne semble avoir été égalé que par le dessin animé).

Enfin, *un Chien andalou,* de Luis Bunuel et Salvator Dali, représente ici le cinéma surréaliste. Il a été dit déjà assez de choses sur ce film pour qu'il nous soit permis d'éviter tous commentaires.

Cinq orateurs, de tendances diverses, prennent ensuite la parole pour exposer leur sentiment sur les mouvements d'art et de pensée que représentent les films projetés.

M. Raoul Piron prend farouchement la défense du surréalisme, qui représente pour lui non point une forme d'art, mais la négation, « la mort et l'enterrement » de l'art, au profit de la révolution de demain.

M. Gaston Derycke situe les trois films présentés dans la production cinématographique, et précise le sens de leur esprit. Il définit ensuite quel est, selon lui, le rôle poétique et humain du vrai cinéma.

Ensuite, M. Victor Servranckx exalte longuement la puissance de l'image et M. Paul Werrie parle du cinéma surréaliste, auquel il reproche de « n'aller pas assez loin dans l'horreur ». Il y voit surtout un art démoralisant et pourri « pour jeunes riches fatigués ».

M. Charles Plisnier répond ensuite aux paroles de M. Piron, et fait éloquemment le procès du surréalisme.

Après que M. E. L. T. Mesens ait souligné de la salle l'abstention volontaire des surréalistes orthodoxes, la parole est rendue à chaque orateur pour répondre, et conclure.

Par intérim : R. N.

Conclusions d'un débat

1. Je considère l'apport du surréalisme dans le domaine du cinéma comme très important (j'ai dit pourquoi ailleurs), mais aussi comme sans prolongement.

Des films tels que le *Chien andalou* ou *l'Age d'or,* formant par eux-mêmes un tout, n'admettent pas de répétition, sous peine de voir naître un nouveau poncif. Tentatives dont l'intérêt majeur tient à leur caractère *exceptionnel.*

2. A M. Raoul Piron, qui, si violemment, proteste contre l'accusation de mort levée contre le surréalisme, je répondrai que le surréalisme *doit* mourir, s'il faut en croire la logique des faits. Ce mouvement qui, Dieu sait pourquoi, veut se réclamer du marxisme intégral, m'apparaît, en effet, comme essentiellement anarchique, c'est-à-dire négateur. Sa négation systématique de toute logique *doit* l'amener à une logique de la négation, *à sa propre négation.*

Et pourquoi vouloir maintenir en vie à tous prix un cadavre?

3. Si le surréalisme, M. Werrie, a remis en cause le problème du bien et du mal, c'est pour nier sa réalité, c'est pour vous dire qu'il n'y a ni bien ni mal.

En quoi, et veuillez m'en excuser, je me trouve avec lui parfaitement d'accord.

Mais je pense qu'il est vain de prolonger sans fin telle discussion, inutile, comme toutes.

G. DERYCKE.

Club de l'Ecran
Mardi 1er Mars, à 20.15 h., au CINE BLAES, 208, rue Blaes
Deuxième séance populaire
REPRISE de
Les Mystères de Bali
ET
Solitude
(de P. Fréjos)
Entrée 4 fr. — membres 3 fr.
chômeurs 1/2 tarif

Films à voir... ou à fuir

Nicole et sa vertu (Agora). — Où il est question de bisque, de pot-au-feu et de mari plus ou moins cocu. C'est très « français »...

La Femme de mes rêves (Scala). — Roland Toutain jongle avec tout, même avec les millions. C'est jeune...

Actualités. — Nouveau pot-pourri sur la Conférence du Désarmement. Chaque orateur y va de son petit discours... Beaucoup de bruit pour rien.

Leur succèdent, comme toujours, quelques images... convaincantes du conflit sino-japonais.

Eternelle ironie des rapprochements!

La S. B. O. M. organise pour le dimanche 28 février, à 10 h. 30 du matin, au Ciné-Casino, 38, chaussée de Louvain, Saint-Josse, la projection d'un grand film de Serge Eisenstein,

La guerre des gaz

suivie de causerie par P.-H. Spaak.
A travers le conflit sino-japonais.
documentaire d'actualité.

Participation aux frais : 4 francs, chômeurs demi-place. On peut retenir ses places au Ciné-Casino, tous les jours, de 8 h. à 10 h. du matin.

PATHE-NATAN
PRÉSENTE AU

MARIVAUX
104, boulevard Adolphe Max
LÉON BELIÈRES
CHARLES LAMY
DANS
LES GALERIES LÉVY & Cie
Réalisation d'ANDRÉ HUGON
avec
MIHALESCO - JACQUES MAURY
SAINT-OBER - SIMONE BOURDAY
CRISTIANE D'OR
et HENRY LAVERNE

PATHÉ-PALACE
85, Boulevard Anspach
KAÏSSA ROBBA
JEAN TOULOUT
DANS
El Guelmouna
Marchand de Sable
Réalisation d'ANDRÉ HUGON
d'après le roman de
GEORGES ANDRÉ-CUEL
avec
Jean WORMS
et Suzanne CRISTY
Dernière Semaine

3me mois d'exclusivité
STUDIO
PALAIS DES BEAUX-ARTS
23, rue Ravenstein
L'Opéra de Quat'Sous
Tous les jours à 3 et à 10 h. "Die 3 Grosschen Oper"
Version allemande intégrale
Louez vos places d'avance. Téléphone : 11.13.74

WESTENDE LA PLAGE DE L'ELITE
Grand Hôtel Bellevue - Westend Hotel

Par ces temps de VIE CHERE le seul, l'unique placement sûr et rémunérateur c'est l'ASSURANCE sur la VIE.
Par ces temps de CIRCULATION INTENSE l'ASSURANCE ACCIDENTS s'impose et par la modicité des primes et les gros capitaux qu'elle garantit.

La S. G. A.
SOCIETE GENERALE D'ASSURANCES ET DE CREDIT FONCIER
Agréée par l'Etat pour les assurances ouvrières
24, Avenue des Arts, BRUXELLES
Pratique toutes combinaisons d'assurances généralement quelconques
VIE « avec et sans examen médical » — INCENDIE — ACCIDENTS — auto — moto, etc.
RENTES VIAGERES — PRETS HYPOTHECAIRES avec assurance sur la vie.
Tarifs extrêmement avantageux
Sur simple demande, envoi de prix et conditions sans engagement.
PENSION des EMPLOYES

Avant de CONSTRUIRE ou ACHETER une maison, avant de SOUSCRIRE une assurance quelconque adressez-vous à la
S. G. A.
qui vous consentira des avances et des conditions favorables.
BONS AGENTS sont toujours demandés.

L'ARCHITECTURE du musée moderne

La revue française Le Mois *publie dans son numéro 13 (à paraître ces jours-ci) un article de notre compatriote, M. Henri Van de Velde, architecte, directeur de l'Institut supérieur des arts décoratifs.*

Il nous a paru intéressant d'en donner la primeur à nos lecteurs:

Depuis la récente renaissance de l'architecture, on a dû résoudre des problèmes qui ne laissaient pas d'être fort embarrassants, les uns parce que les méthodes modernes d'hygiène, d'éclairge et de chauffage ne s'adaptaient plus aux anciens plans, les autres, parce qu'on manquait d'expérience dans leur application.

Les problèmes du premier genre ont été posés par les théâtres et les églises, et ceux du second par les cinémas, les magasins, les usines, les gares, les aéroports.

Dès avant la guerre, l'architecture cherchait le renouvellement de la forme du théâtre. Mais ce n'est qu'après la guerre qu'on commença à rénover la conception architecturale des édifices cultuels catholiques et évangéliques, et l'on peut aujourd'hui, en Hollande, en Allemagne, en Suisse, en Tchécoslovaquie, en Scandinavie et en Finlande, constater les effets de cette renaissance. Quant aux édifices du second groupe, l'architecture moderne a produit et continue de produire des œuvres d'un style unique, de l'avenir duquel nous ne pensons pas qu'il soit permis de douter.

Les musées, eux, représentent un cas particulier, d'autant plus difficiles à considérer que nous ne connaissons pas les sentiments du public à leur égard.

Jamais les visiteurs d'un musée ne se prononcent sur sa valeur. Ils louent la qualité de ce qui y est présenté, mais ne semblent pas attacher la moindre importance à l'édifice lui-même, à son plan, à ses dispositions. Hall d'entrée, escaliers monumentaux, suite de salles parquetées et éclairées par des lanterneaux, tout cela leur est familier, et ils acceptent la morne uniformité du jour, le système démodé de chauffage et le manque de ventilation comme s'il s'agissait de conditions inhérentes à la solennité du lieu.

Pour le public, la visite des musées est un devoir envers les Beaux-Arts. Quant à ceux qui aiment la peinture et la sculpture ou qui vont au musée pour s'y documenter, il est impossible qu'ils y trouvent l'atmosphère propre à leur dévotion ou des conditions de travail favorables.

Certes, il y a des exceptions. Lorsque les œuvres d'art sont disposées dans un vieux palais, un ancien immeuble, le public les considère avec plus de plaisir. Tant pis s'il y a des œuvres sacrifiées. L'atmosphère est alors préférable à celle qu'on respire dans les vrais musées où la première salle vous engage le plus souvent à gagner l'air libre. Ce n'est cependant qu'un pis aller.

Il faut donc concevoir un musée de l'avenir. Mais, dès les prémisses, une question se pose. Faut-il le concevoir à l'usage exclusif des amateurs et historiens d'art? Question paradoxales en apparence à laquelle je répondrai: Oui, à condition cependant que les visiteurs profanes y trouvent encore leur compte.

Il y a quelques années, j'ai cru pouvoir résoudre le problème. Il s'agissait d'édifier un vaste édifice dans le domaine d'un mécène qui avait réuni une collection de cinq à six cents œuvres comprenant une centaine de van Gogh, autant de dessins et de pastels d'Odilon Redon, plusieurs Seurat, les œuvres les plus importantes de Jan Toorop, etc. Cet édifice devait comprendre, en plus des salons, une bibliothèque et une salle de spectacle. Cela constituait un projet comparable à celui d'un Palais Pitti à Florence. J'ai consacré à l'élaboration de ce plan plusieurs années et quand, après quelques mois, les travaux durent être arrêtés — pour une raison tout à fait indépendante de ma volonté — j'ai subi une des plus écrasantes désillusions de ma vie.

Sans doute, il est utile de donner satisfaction aux intellectuels qui fréquentent les musées, mais reconnaissons que jusqu'à présent on ne s'est guère occupé du grand public. Certains directeurs de musée se sont pliés aux exigences des historiens d'art et à l'occasion de transformations, d'agrandissements, ils ont remédié au classement irrationnel de leurs collections. Il y a autre chose à faire, et je signalerai en exemple mon éminent confrère Berlage — chef incontesté de l'architecture moderne néerlandaise — qui achève pour la ville de La Haye les plans d'un musée communal conçu selon une formule qui conciliera les exigences d'un musée privé et les nécessités d'une galerie publique.

Cependant le problème du renouvellement de la forme du musée reste posé. Il est lié à celui de la place que doit occuper la peinture ou la sculpture dans un intérieur.

Il est évident que ce dernier problème doit être tout d'abord résolu dans la maison particulière. Ce qu'il faut avant tout, c'est que des relations intimes s'établissent entre nous et le tableau.

Aujourd'hui, rien n'est plus difficile que d'accrocher un tableau dans un intérieur moderne. La raison la plus évidente de cette difficulté consiste en l'équilibre prémédité entre les pleins et les vides: les baies et les murs d'une salle. Un tableau accroché détruit la souveraine noblesse des parois vierges et fait boiter l'ensemble.

Sans doute nous estimons toujours la belle peinture et la belle sculpture. La question de leur valeur intrinsèque n'est pas discutable. Mais ce qui est angoissant, c'est que nous ne pouvons plus leur permettre de détruire la pureté, l'unité de nos intérieurs auxquels nous tendons de tous nos désirs à donner un aspect monumental.

Ce sont les expériences nées de ce problème qui vont nous permettre d'aborder la question du musée de l'avenir.

Dès aujourd'hui on peut émettre ceci:

1° Dans un musée — comme dans un intérieur privé — il ne faut pas que tout ce qu'on possède d'œuvres d'art soit exposé de façon constante aux regards des visiteurs;

2° Il convient de ne présenter au public que des maîtres de premier ordre et ce qu'il y a de meilleur dans la production de ces maîtres. Le reste relève du critique, de l'historien d'art;

3° Chaque école nationale aura une salle où ses œuvres capitales seront exposées en permanence. Les autres œuvres possédées par le musée seront classées dans des annexes ouvertes à ceux qui en feront la demande.

Des [illegible] seront conservées dans des casiers et toutes facilités pratiques seront offertes à ceux qui se consacreront à leur étude;

4° Par un dispositif ingénieux qui déterminera le rythme même du plan du musée, le public pourra se rendre directement dans la salle qu'il souhaitera visiter sans avoir à passer par quelque autre salle.

Ainsi chaque école nationale formera avec ses principales salles et ses annexes, une cellule d'un vaste ensemble où chaque groupe manifestera en toute indépendance et dans l'isolement qui convient à son unité, les caractères propres aux génies ayant ceci de commun avec les astres qu'ils ne sauraient s'approcher sans provoquer de catastrophe.

Henri VAN DE VELDE.

COMPTE-RENDU
du débat du 17 février

Où va le monde?

Pierre Fontaine possède décidément l'art d'embarrasser les orateurs qu'il convie à sa tribune. Il a commencé par leur poser des problèmes assez simples. Il leur a demandé de lire dans la main de l'Allemagne ou de prévoir le destin de la jeune république espagnole. Mais voici qu'il pose à plusieurs de ses fidèles une question que, seule, une voyante extra-lucide, experte dans l'art de déchiffrer l'avenir, parviendrait, non sans peine, à résoudre: Où va le monde?

Quand nous disons: le monde, il est bien entendu qu'il ne s'agit point de fixer la date plus ou moins exacte, et sans doute lointaine, où notre planète se résorbera dans l'espace. Mais bien du sort à réserver à notre turbulente et inconsciente humanité.

PILE OU FACE

De quoi se compose d'abord cette humanité?

M. Paul Otlet, le fougueux et toujours jeune directeur du « Palais Mondial », va nous le dire:

Deux milliards d'êtres humains vivent sur notre planètes, répartis en 60 nations autonomes et 40 dominions ou colonies.

A côté, ou plutôt au-dessus de ces organisations étatiques, deux cent grands trusts internationaux assurent et contrôlent l'équipement industriel du monde.

Ce vaste monde, aujourd'hui profondément divisé, est-il possible de le préserver des maux qui le menacent? Prédire l'avenir du monde?

— Autant vaudrait, constate M. Otlet, dans l'état actuel des choses, jouer notre sort à pile ou face.

Une fois la pièce tombée, nous serions fixés sur notre destin.

Comment, d'ailleurs, pourrait-il en être autrement? Les nations vivent entièrement repliées sur elles-mêmes. Elles feignent d'ignorer le voisin. Un pays souffre-t-il? on se garde bien de lui porter secours.

Cependant, les intérêts qui unissent les différents peuples du monde n'ont jamais été aussi étroits.

La Bourse de New-York, par exemple, est le régulateur de la plupart des marchés.

Calcutta, Bombay et Saïgon sont solidaires de Nankin.

LA CITE MONDIALE.

— Quant à la guerre, poursuit M. Otlet, qui donc oserait prétendre aujourd'hui qu'on ne verra plus surgir son hideux visage? Enfin, la révolution ne sera écartée que si nous parvenons à enrayer la crise que nous traversons.

A tous ces problèmes, quelles solutions opposer? Il n'y a plus que les ingénus et les naïfs pour tenter de les résoudre dans les cadres exigus des Etats.

La nécessité d'un plan mondial s'impose. Mais ce plan mondial, d'où nous viendra-t-il? De la S. D. N.? Allons donc! La S. D. N., comme le disait un ministre britannique, n'est qu'un club très distingué où prennent langue les ministres des affaires étrangères de différents Etats.

Le Plan mondial, estime M. Otlet, sera l'œuvre de la cité mondiale.

Le projet, cher à M. Otlet, a déjà été exposé ici même. Aussi, nous garderons-nous bien d'y revenir.

Qu'il suffise donc à nos lecteurs de se souvenir que la Cité Mondiale, dans l'esprit de M. Otlet, constitue une sorte de superparlement où seraient centralisées toutes les institutions qui régissent le vaste monde.

Cette cité mondiale, où faudrait-il l'édifier? A Washington, comme le demandent certains Américains? Dans la Sarre, ainsi qu'il en fut question à plusieurs reprises? Ou encore en Suisse?

C'est à Bruxelles, conclut M. Otlet, que doit être édifiée la cité mondiale.

Pour nous, Belges, l'installation sur notre territoire de cette commune franche internationale, constituerait un sérieux gage moral de paix et de sécurité.

LA FACE DU MONDE EST CHANGEE

Des prophéties. M. Frédéric Bauthier, avocat à la Cour, se refuse à en faire.

— Si vous désirez savoir où va le monde, déchirez l'actif secrétaire général du « Bloc d'Action Européenne », mettez une annonce dans le *Soir* ou allez consulter, au plus tôt, une chiromancienne.

Je ne vous dirai pas où nous mènent les routes de notre destin, pour la bonne raison que je l'ignore. Mais je vous proposerai de faire le point. Et peut-être dès que cette opération sera terminée, y verrons-nous un peu plus clair.

Le monde, au cours de ces trente dernières années, a complètement changé de visage. Si bien qu'on peut affirmer qu'il y a moins de différence entre Napoléon Bonaparte et Jules César qu'entre ce même Napoléon et nous.

Jusqu'au début du siècle dernier, le problème de la vitesse n'avait pas fait le moindre progrès. Napoléon Ier, pour rejoindre ses armées, n'avait d'autres moyens de transport que ceux dont disposaient déjà Thémistocle et Antoine.

C'est le problème de la vitesse qui a fait de notre civilisation, une civilisation différente des précédentes. Le cheval-vapeur, brusquement, a rompu le lien de continuité qui existait entre le présent et le passé.

L'auto, l'avion, la T. S. F., ont engendré la solidarité entre peuples.

Les échanges intellectuels entre peuples se multipliant, une forme de pensée collective ne tarda pas à remplacer les formes de pensées individuelles dont on avait jusqu'alors vécu.

NAISSANCE D'UN NOUVEAU CONFORMISME

Un nouveau conformisme est né. Les mêmes films de Chaplin amusent ou émeuvent les foules de Chicago, de Tokio ou de Moscou. L'uniformité vestimentaire triomphe. C'est le règne de l'article standardisé. Les jaunes coupent leurs nattes. Les derniers tyranneaux orientaux congédient leurs multiples épouses. Evolution? Non! Révolution! Les décors qui abriteront notre existence future sont déjà plantés. Ce n'est partout que buildings, cités ouvrières et cités- jardins. Le stade individualiste est passé. Nous allons maintenant vers le stade collectiviste. Les populations se concentrent de plus en plus dans les grandes villes.

La révolution qui s'opère actuellement sous nos yeux est une révolution logique, inévitable. Pourquoi la condamnerions-nous, au nom de je ne sais quels immuables principes, alors que tout, dans la vie, est mouvement et mobilité?

Quant à la guerre, comment l'éviter? En créant la Cité Mondiale?

— Je n'ai guère beaucoup confiance, soupire M. Bauthier, dans les prophéties de M. Otlet.. Et je leur préfère, quant à moi, la Constituante Européenne, qui donnera naissance à la Fédération des Etats-Unis d'Europe.

OU M. OTLET TROUVE DES « SUPPORTERS ».

Ce bloc européen, préconisé par M. Bauthier, ne dit d'ailleurs rien qui vaille, au premier des témoins cités, M. Th. Glineur.

— Y aura-t-il place, dans ce bloc, pour l'U. R. S. S.? Et quelle sera l'attitude de la Fédération Européenne vis-à-vis des colonies?

Ce bloc européen ne s'opposerait-il point bientôt à un autre bloc, asiatique [illegible]

Aussi M. Glineur se rallie-t-il à la thèse de M. Otlet.

— Une cité mondiale, et surtout, dit-il, du travail pour tous.

Le second témoin entendu, M. Ilion, est tout décidé à ne point s'en faire. Au moins c'est là ce qu'il affirme. Pourquoi, en effet, nous tracasserions-nous? Tout ne va-t-il point pour le mieux dans le plus inharmonieux des mondes? Ses diplomates discutent, à Genève, du désarmement, tandis que le canon tonne en Extrême-Orient. Malgré son optimisme de façade, M. Ilion cache mal ses inquiétudes. Mais il n'a guère une très grande confiance dans les hommes.

— Pour rétablir l'équilibre dans le monde, il faudrait d'abord, assure-t-il, changer la mentalité dse hommes.

Aussi le salut du monde est-il moins, pour M. Ilion, un problème politique qu'une question personnelle.

LE MONDE VA OU ON LE MENE

Le monde, suivant M. Vandendries, va où on le mène. Car il est presque toujours incapable de se mener lui-même. Ou quand il s'avise de se mener lui-même, il le fait généralement très mal. En fin de compte, le monde se trouve donc mené par l'argent de quelques-uns et l'orgueil de quelques autres. La vérité est qu'il y a dans le monde trop de témoins. Ces esprits passifs oublient que ceux qui nous mènent et qui nous mènent d'ailleurs fort mal, n'ont pas plus d'esprit que nous et parfois même infiniment moins.

La guerre peut-elle être évitée?

— Peut-être, poursuit M. Vandendries, s'il n'y avait la grande presse. Cette presse qui transfigure événements et fausse les esprits.

Tous les grands problèmes, d'ailleurs, se touchent. On n'évitera sans doute la révolution que si l'on résoud la crise.

L'orateur, enfin, se déclare partisan de la création d'une cité mondiale.

— Mais, fait-il remarquer, n'est-ce point encore faire montre de chauvinisme, que de la vouloir à Bruxelles?

LE DEBAT PUBLIC

Un auditeur donne la note humoristique, en venant nous avertir, à la tribune, que le « maître du destin » saura nous châtier, et nous faire expier nos errements et nos fautes.

Pour nous sortir du chaos et de l'anarchie sociale qui nous guettent, M. Lenoir ne voit qu'une solution: la constitution immédiate de la Fédération européenne.

Enfin, un étudiant fait entendre la voix des jeunes: Il préconise notamment comme moyen de rapprochement des peuples un échange constant d'étudiants entre les différents pays.

Puis, M. Paul Otlet, pour conclure, fait un passionné et vibrant appel en faveur de la Cité Mondiale.

L. A.

Pour améliorer sérieusement vos réceptions, équipez votre appareil de T. S. F. de LAMPES françaises DARIO

Impr. A.-H. BOLYN, 75, rue Van Aa, Ixelles.

Tribune libre de Bruxelles
LE ROUGE ET LE NOIR

avec le concours du Club du Faubourg et affiliée à la Fédération Internationale des Tribunes libres.

PROGRAMME

En la salle de la Grande-Harmonie

81, rue de la Madeleine — *Prix d'entrée: 5 francs.*

Chaque mercredi, à 20 h. 30 précises. — Ouverture des portes à 19 h. 45.

Toutes les séances sont publiques. Une enceinte spéciale est réservée aux abonnés. L'abonnement est personnel. Il donne l'accès à toutes les séances. La saison 1931-1932 prend fin au mois de juin. Le prix de l'abonnement pour les séances restant à courir, cette saison est de 35 francs à verser au C. C. P. 1713,61 (P. Fontaine, Bruxelles).

CE SOIR...

Mercredi 24 février, à 20 h. 30 précises

La salle de la Grande-Harmonie n'étant pas libre et la salle Patria (catholique) nous étant refusée, la séance aura lieu exceptionnellement en la spacieuse et très confortable

SALLE DES HUIT HEURES
Place Fontainas.

Débat sur :

Napoléon est-il un grand assassin?

Le débat sera ouvert par

M. Henri HEUSE, avocat à la Cour, conseiller communal de Liége.

Prendront également la parole:

M. Georges BOHY-DENIS, avocat à la Cour, député suppléant;
M. Edmond HOTON, journaliste;
M. Fernand RIGOT, homme de lettres.

MERCREDI 2 MARS, à 20 h. 30
A la Grande-Harmonie

M. William VAN REMOORTEL, avocat à la Cour, conseiller communal de Bruxelles, sénateur suppléant, ouvrira le débat sur

La Haute Banque en Belgique et dans le monde

Les opérations de la haute banque. — Les grandes banques belges. — La concentration bancaire. — La domination des banques sur l'industrie, le négoce, l'épargne. — L'ingérence de la haute banque dans la politique intérieure et internationale. — La banque contre l'Etat. — La finance et les guerres. — Les coulisses de la Bourse. — Comment protéger l'épargne? — Les grands requins et les petits rapaces. — Féodalité moderne : grands suzerains et petits vassaux. — Certains ministres sont-ils des « commis de banque »? — Le scandale des actions à vote plural. — Contrôle ou socialisation des banques?

Orateurs inscrits ou convoqués:

MM. SENIOR, auteur de *la Haute Banque en Belgique;*
Georges VANDERVEST, auteur de *la Bourse et les Financiers;*
Maurice HENRIQUET, rédacteur en chef de *l'Echo de la Bourse;*
M. ANSIAUX, pro-recteur de l'Université libre de Bruxelles;
Marcel LOUMAYE, professeur à l'Université de Liége.
FABRI, de la Société Générale;
JADOT, de la SociétéGénérale;
FRANCQUI, de la Société Générale et ministre d'Etat;
Maurice DESPRET, de la Banque de Bruxelles et sénateur;
Baron HOUTART, administrateur de la Banque de Bruxelles et ancien ministre des Finances;
Georges THEUNIS, du groupe Empain et divers et ministre d'Etat;

MERCREDI 9 MARS, à 20 h. 30
Débat sur :

La presse sous l'occupation

Les journalistes peuvent-ils ou doivent-ils écrire en temps de guerre? Peuvent-ils admettre la censure? Les journaux qui ont paru en Belgique pendant l'occupation allemande étaient-ils condamnables? Et les journalistes qui y ont collaboré? Et leurs lecteurs? Le cas de l'écrivain Ray Nyst, condamné par la Cour d'assises : Ray Nyst doit-il être réhabilité?

Orateurs inscrits dès à présent :

MM. Ray NYST, Jean DELVILLE, Julien FLAMENT.

Orateurs convoqués :

MM. Léon Hennebicq, Grégoire Le Roy, Edouard Huysmans, Robert Sand, Auguste Vierset, Lucien Solvay, Paul Gérardy, Sander Pierron, Georges Rency, Armand Lo[illegible], etc.

MERCREDI 16 MARS, à 20 h. 30
Débat sur :

Pour ou contre la colonisation

avec des orateurs de toutes les opinions.

MERCREDI 23 MARS, à 20 h. 30
Débat-spectacle
Présentation et expériences du

Médium Delphin
et de
Mlle Osaka

Rivale du calculateur Inaudi.

MERCREDI 30 MARS
SEMAINE DE PAQUES
Exceptionnellement, pas de séance.

PENDANT LE MOIS D'AVRIL

Indépendamment des débats publics à la Grande-Harmonie :

4 séances

hors série, en la Salle de Musique de Chambre du
PALAIS DES BEAUX-ARTS
Au programme :
4 CONFERENCES-DEBATS
Le jeudi 7 avril, à 20 h. 30.
Le jeudi 14 avril, à 20 h. 30.
Le jeudi 21 avril, à 20 h. 30.
Le jeudi 28 avril, à 20 h. 30.

Le programme détaillé sera publié incessamment.

Tribunes libres de province
ATH - BRUGES - GAND - LIÉGE - SERAING

TRIBUNE LIBRE DE SERAING

L'ESCRIME

Président : Marcel CLEMEUR.
rue de la Loi, 15, Seraing.
MARDI 1er MARS, à 20 h.,
Salle des Combattants.

Pour ou contre :

Le Fakirisme

avec
Le Fakir GHEL-BEY
M. DUGAUTIEZ, psychopédagogue
Expériences et démonstrations
Entrée : Parterre, 4 fr.; Galerie, 2 fr.